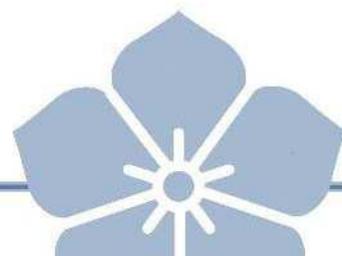


# L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun  
Journal trimestriel en ligne

N°42 - Février 2023

## Traces et mémoires





Patrick Fetu : *de la fenêtre...*

# L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun  
Journal trimestriel en ligne

N°42 - Février 2023



## Sommaire

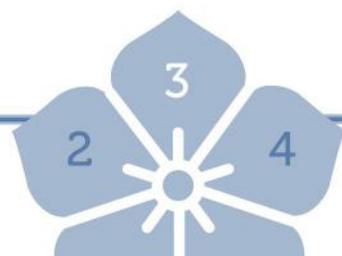
Éditorial, *Danièle Duteil*  
Sélection haïbun

Thème : Traces et mémoires

- Amnésie, *Stéphan Ruvio* p. 7
- Le menuisier, *Michel Betting* p. 9
- La photo suspendue, *Germain Rehlinger* p. 11
- Gaid du moulin, *Mai Ewen* p. 13



- Les coupons, *Régine Bobée* p. 15
- Laisser une trace, *Monique Merabet* p. 17
- Alésia, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 19
- Mémoire de la rouille, *Martine Le Normand* p. 21
- Éphémère, *Chantal Couliou* p. 23
- Histoire vivante, *Jo(sette) Pellet* p. 25



# L'écho de l'étroit chemin

## Thème libre

- Un coin de serviette dans le ciel, *Éric Bernicot* p. 29
- Lymphome, *Georges Chapouthier* p. 31
- Le livre médecin, *Françoise Kerisel* p. 37
- Mon Ami est malade, *Georgina Tonnelier* p. 39
- Encadré : L'art du *Kintsugi* p. 41

## Coups de cœur

- Mémoire de la rouille, de *Martine Le Normand*, par Danièle Duteil p. 43
- Éphémère, de *Chantal Couliou*, par Monique Leroux Serres p. 44



Appel à haïbun p. 44

## Livres, par *Danièle Duteil*

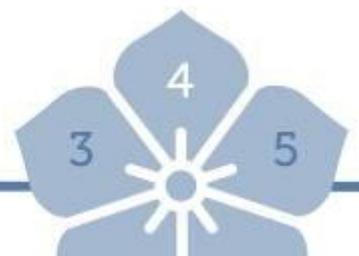
- *L'île-sirène, Te fuena vehine paaoa*, de Seegan Mabesoone p. 45
- *Philosophie du kôdô – L'esthétique japonaise des fragrances*, de Chantal Jaquet p. 49
- *L'estran N° 1 : la revue francophone de haïku de Haïku Spirit* p. 52

## Vie de l'AFAH– Annonces

- Rencontre écriture de l'AFAH / Appel à haïkus p. 53

Adhésion AFAH p. 54

Fichier joint : Ulysse Pacifique, de Seegan Mabesoone





*goutte de café  
séchée sur la table froide –  
fin de week-end<sup>1</sup>*

En ce temps d'accueil de la nouvelle année, le thème « Traces et mémoires » choisi pour ce N° 42 de *L'écho de l'étroit chemin* ne peut laisser insensible. En effet, la période charnière du passage de l'an correspond aussi au moment des bilans. Alors qu'on se tourne avec espoir vers des saisons neuves encore inconnues, on ne peut empêcher l'émotion de monter en s'éloignant de l'année écoulée, quelle qu'en fut sa teneur. Il existe en japonais un terme qui signifie « l'empreinte des vagues », *Nagori*, qui exprime la nostalgie de la séparation. Parallèlement, on cultive aussi au Japon un art *Natsukashii* ou « nostalgie bienheureuse » de l'enfance.

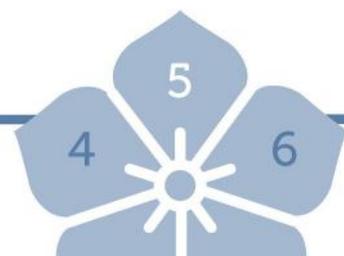
Les haïbuns de la première partie, composant le thème « Traces et mémoires », illustrent souvent ces formes de nostalgie. D'ailleurs, quel que soit le chemin narratif emprunté, beaucoup offrent en toile de fond une vision personnelle de l'enfance, déclinée en mode « ombre ou lumière », à moins que se côtoient l'ombre et la lumière. Six textes renvoient ainsi, directement ou indirectement, aux jeunes années : *Amnésie*, de Stéphan Ruvio, *Le menuisier*, de Michel Betting, *La photo suspendue*, de Germain Rehlinger, *Gaïd du moulin*, de Mai Ewen, *Alésia*, de Marie-Noëlle Hôpital et *Mémoire de rouille*, mon coup de cœur, de Martine Le Normand.

Les quatre autres haïbuns du thème suggéré empruntent des voies très différentes. Le haïbun *Les coupons*, de Régine Béber, relate, non sans nostalgie encore, l'expérience d'une vendeuse de tissus ; Monique Merabet, dans son tanka-prose *Laisser une trace* évoque, chez les esclaves de La Réunion ou d'ailleurs, privés de leur identité-même, la transmission orale de richesses autres que l'écriture ; *Éphémère*, de Chantal Couliou, coup de cœur de Monique Leroux Serres, donne à lire un haïbun délicat comme des empreintes sur la neige, tandis que Jo(sette) Pellet restitue, avec *Histoire vivante*, figures et temps forts des heures sombres du Chili qui l'ont marquée.

Quatre textes répondent au thème libre ; *Un coin de serviette dans le ciel*, d'Éric Bernicot, dévoile un pan d'enfance et un univers très personnel, un quasi dénuement, vécu aujourd'hui sereinement ; Georges Friedenkraft, dans *Lymphome*, a le courage de confier, non sans humour, les affres de la maladie ; Françoise Kerisel avec *Le livre médecin*, donne bien de l'espoir aux souffrants passionnés de lecture comme aux lecteurs en herbe ; enfin, Georgina Delicias retrace, dans *Mon Ami est malade*, une expérience touchante.

-----

1. Damien Gabriels : *Le temps d'un haïku*, Chloé des Lys, 2006.



# L'écho de l'étroit chemin

Deux ouvrages passionnants sont présentés dans la partie « Livres ». Le premier, *L'île-sirène / Te fuena vejine paaoa*, est un roman rempli de poésie de Seegan Mabesoon ; le second, *Philosophie du kôdô – L'esthétique japonaise des fragrances*, de Chantal Jaquet, emprunte la voie des arts pour décrire cette ambiance particulière autour des parfums et des senteurs au Japon.

NB. En fichier annexe, Seegan Mabesoone découvre aux lecteurs de *L'écho de l'étroit chemin* l'intégralité de son haïbun intitulé *Ulysse Pacifique – Itinéraire d'un haïjin du Japon aux Marquises*. Un privilège de taille !

Après ces « années Covid », le Bureau de l'AFAH souhaite renouveler l'expérience de la « rencontre-écriture », haïbun, haïku et renku, telle qu'elle avait été réalisée à Ploubazlanec en 2017, et à Mousseau en 2019. Elle aura lieu en Touraine, au Manoir de l'Harteloire, à Ambillou (37), du mercredi 31 mai au vendredi 2 juin 2023. Les inscriptions restent ouvertes mais il faut faire vite. Voir en p. 53.

Composition du jury de *L'écho de l'étroit chemin* N° 42 : Daniel Birnbaum, Monique Leroux Serres, Danièle Duteil.

Bonne lecture !

Danièle Duteil

Dernière minute

C'est avec tristesse que nous apprenons le décès, survenu le vendredi 27 janvier 2023, de notre ami poète Francis Tugayé. Il avait 71 ans.

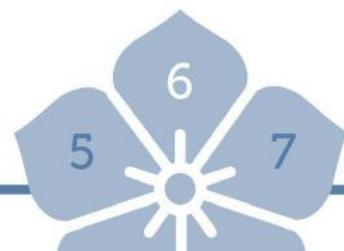
Pendant de nombreuses années, il a œuvré pour la connaissance et la diffusion du haïku dans le monde francophone, et plus largement. Auteur de nombreux articles dans *Gong* (AFH) et dans *Ploc* (APH), il a aussi réalisé une étude conséquente sur les mots de saison. Son blog personnel atteste de la qualité de son travail, toujours longuement réfléchi et délicat : <http://bourgeonssouslaneige.over-blog.com/>

Ses écrits continueront à témoigner de son goût pour la beauté et à nous accompagner. Nos pensées et notre sympathie sont aujourd'hui tournées vers ses proches, auxquels nous adressons nos sincères condoléances. Qu'il repose en paix.

*Un anneau de gel  
sur chaque nœud de bambou  
– cliquetis des tiges.*

(FT)

Pour l'équipe de l'AFAH, D. D.



# L'écho de l'étroit chemin

Février 2023 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " traces et mémoires "



## Amnésie

Il y a l'homme au milieu de la frise des chaises, contre le mur neutre, parcourant chaque lettre sur les portes comme un jeu de pioche disposé au hasard, dans un désordre irrationnel. Lorsque les lettres s'imposent à nouveau, droites et autoritaires, il ne lui restera plus trop de temps encore pour comprendre qu'il est déjà trop tard. Aucun bourreau ne relativise.

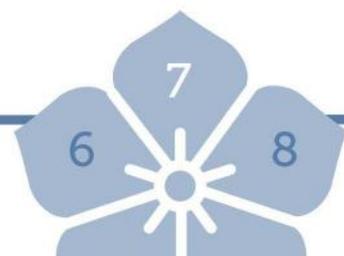
premier bestiaire  
mon père  
en camisole

Il y a au fond des couloirs silencieux les portes closes derrière lesquelles les enfants endormis de la veille dissimulent sous leurs draps secrets les bulles de BD, dans l'exaltation d'un parfum d'attrape-rêves.

Il y a la femme pressée sous l'abribus, si tôt le matin que la lumière des réverbères esquisse à peine son ombre sur les trottoirs éventrés de poubelles. Si tôt le matin et si peu apprêtée car les bureaux de la ville doivent être propres bien avant qu'ils assaillent les distributeurs de café. Si tôt le matin qu'elle abandonne sur la table de la cuisine les pains au chocolat emballés, le pot de miel et le kiwi épluché, et le baiser chaud au bord des rêves. Si tôt le matin qu'elle emporte avec elle, au fond de son sac peut-être, de quoi réhabiliter la fatigue sur sa peau, une fois le jour levé.

train de vie  
les seins de maman  
sans correspondance

Il y a au pied de la nuit l'entaille sous la porte où vient s'infiltrer l'aube précoce d'une fin de printemps. Comme ce filet poussiéreux des vieux projecteurs diffusant les grands monstres sur l'écran de cinéma. Cette aube qui décline sur ma carcasse les méprises du temps.



# L'écho de l'étroit chemin

Il y a en ville l'immense hall du tribunal où l'homme ne s'est jamais présenté à la conciliation.

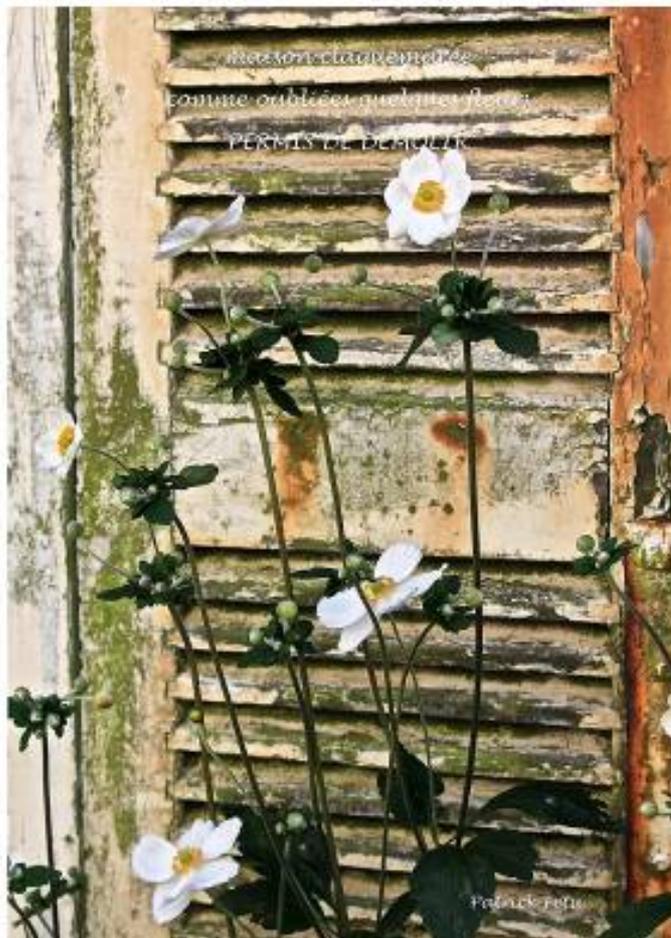
Et l'homme tout là-bas au bord du vide, rongé par je ne sais quelle rancœur... Il s'est évertué à effacer ces quelques lignes administratives, percuté par l'amnésie d'un coup de téléphone dans ce petit matin où, pourtant, depuis le livret bleu, tu viens incarner chaque année désormais depuis 50 ans le rappel de cette nuit d'amour.

déjà morts  
qui de papa ou de moi  
a pris la pioche ?

Et ce vent d'été inattendu d'une incommensurable violence décline définitivement en un souffle froid l'invitation à la flamme de la bougie.

obsolescence  
mon jour de naissance  
déprogrammé

*Stéphane RUVIO (France)*



*maison claquemurée  
comme oubliées quelques fleurs  
PERMIS DE DÉMOLIR*

Patrick Fetu





## Le menuisier

Se promenant en forêt, chacun y voit ce qu'il connaît, ce qu'il aime. Les citadins y voient simplement des arbres. Des promeneurs un peu plus avertis y reconnaissent des chênes, des hêtres, des charmes, des merisiers, ... Les bûcherons calculent déjà les stères de bois que pourrait produire tel ou tel individu. Lui y devinait de belles planches, bien droites, sans défaut, sans nœud, qui, dans son imagination, étaient déjà transformées par ses soins en de beaux meubles, car menuisier était son métier. Il n'aurait pu en exercer aucun autre. Le bois était son élément totem.

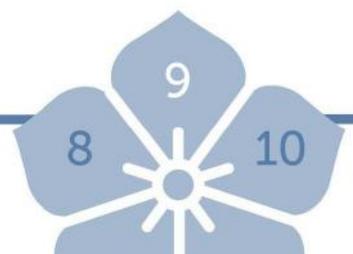
tempête automnale  
avec souplesse et grâce  
dansent les jeunes bouleaux

Il travaillait dans une entreprise du bâtiment. Il posait les portes et les fenêtres dans les maisons ou les immeubles en construction. En rentrant le soir, après avoir pris quelques nouvelles de la maisonnée, il s'octroyait une petite pause, agrémentée d'un café instantané accompagné d'un biscuit. Ensuite il partait dans son atelier fabriquer meuble ou porte ou volet, pour notre usage personnel ou pour quelque connaissance qui lui en avait fait la demande – et qui, par une réciprocité bien comprise, ne manquait pas de lui rendre d'autres services, dans des domaines qu'il ne maîtrisait pas. Lui ne travaillait que le bois, non pas qu'il méprisât les autres matières ou les autres métiers, mais c'était son matériau et son activité de prédilection.

À l'heure du repas, il fallait aller l'appeler pour passer à table car, dans son atelier, il ne voyait pas le temps passer. Pour cela, il fallait pénétrer dans son antre, souvent envahie par le bruit d'une machine – une dégauchisseuse, une scie sauteuse, ou une perceuse –, il fallait inspirer un grand coup, afin de lancer au mieux son appel, et c'est alors que le parfum des copeaux de chênes pénétrait dans mes narines, pour aller s'inscrire de façon indélébile, ce que je ne savais pas encore, dans ma mémoire.

froid glacial  
dans l'atelier de mon père  
odeur de sciure

*Michel BETTING (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



Patrick Fetu : *L'esprit du bois*



## La photo suspendue

Vieil homme  
devant les clichés anciens  
Ce gamin c'est moi

Soixante-dix ans après je suis retourné sur les lieux de la petite photo en noir et blanc : il y avait les parents et les deux enfants, ma sœur debout, rieuse, moi sur les genoux de ma mère, mon père debout derrière, le regard fixé vers l'avenir. Tout le monde était encore là. L'image se redessine dans le paysage, je n'ai plus qu'à appuyer sur le déclencheur mais je suis seul et n'aime pas les selfies.

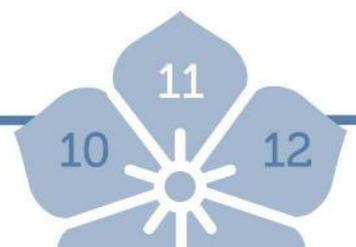
Le bâtiment de la photo a vieilli, enlaidi par un tas de gravats, une unique fleur rose mauve du souvenir a poussé. Près de « notre » ferme le hangar a été abattu. Restent granges, étable, écurie, tout cet espace devenu inutile et vieillissant. Au-dessus de la porte la date de construction, 1868, pile un siècle avant les événements de mai, j'avais oublié. C'est vrai qu'il faudrait un vent nouveau. Je ne connais pas les propriétaires actuels, ils ont l'air d'engager de gros travaux. Se cognent-ils contre nos souvenirs, faisant revivre les images, comme le pense Toni Morrison dans *Beloved* ? Les murs leur content-ils nos histoires, même celles que nous avons oubliées ?

À l'arrière j'entrevois à peine le verger, la seule propriété qu'il nous reste. Les cousins ont débarrassé branches et arbres morts avec le tracteur à fourche et la remorque. Méthode expéditive mais adaptée. Ils ont laissé trois arbres perdus, plantés par l'oncle, sans doute après la guerre. Avant la rentrée scolaire on venait cueillir pommes et poires et l'odeur de fin de vacances.

Les vaches du parc me dévisagent, curieuses. J'ai l'impression d'être un intrus dans mon passé, tant il faut avoir une raison pour venir ici. Après certains événements la vie n'est plus la vie mais devient un destin, souvent si dérisoire, mais qu'on poursuit inlassablement. Le puits est toujours là ; la margelle devrait être refaite. Un voisin indélicat a abandonné trois carcasses de voitures près du garage où l'alambic était autrefois. Quand nous étions enfants les hommes s'amusaient à nous saouler aux vapeurs de Schnaps et tout le monde riait aux éclats.

À la ferme en face ils élèvent maintenant des moutons et on peut acheter du fromage de brebis. À l'époque les exploitations étaient florissantes, la vie apaisée et avec l'arrivée du tracteur on pensait aller vers l'optimisme du progrès. Il n'y a que le lilas blanc de la clôture pour m'offrir son parfum.

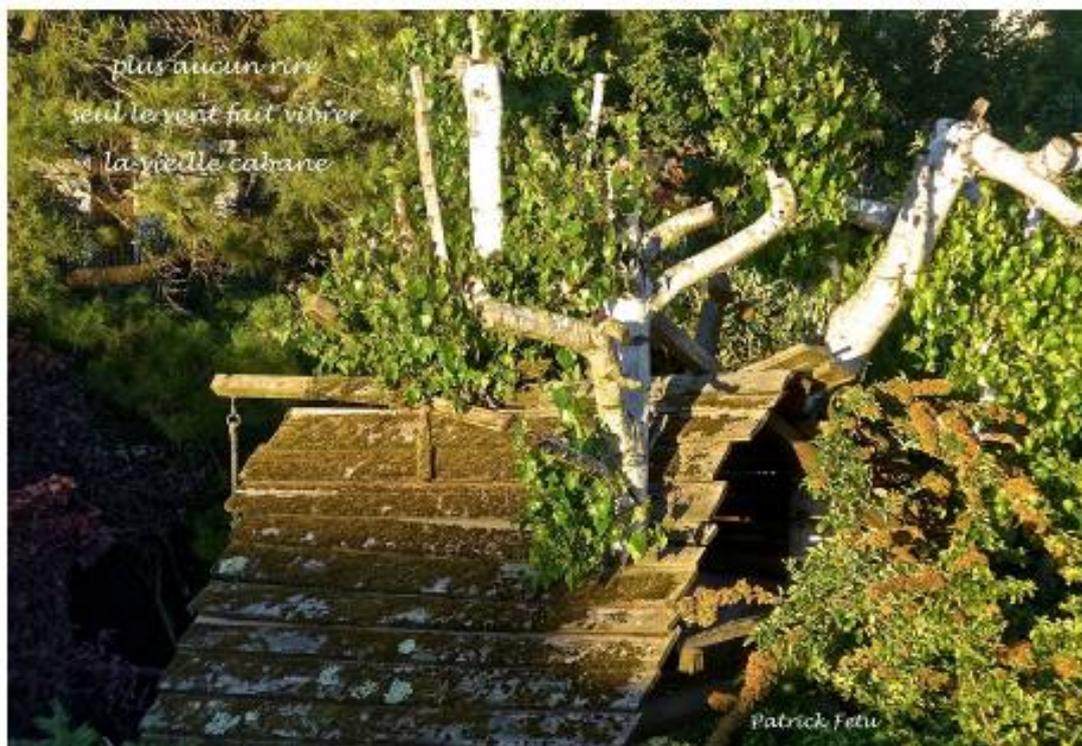
Je suis allé au cimetière, là où tu es, maman : tu es restée muette, les grands-parents aussi. Vous n'aviez rien à me dire ou n'ai-je pas réussi à m'ouvrir à vos images-pensées ?



# L'écho de l'étroit chemin

Tombes sans famille  
quelqu'un arrose les fleurs  
je la connais si bien

Germain REHLINGER (France)



Patrick Fetu : *plus aucun rire...*



## Gaïd du moulin

Voûte des châtaigniers –  
sauter à cloche-pied  
sur les flaques gelées

Vagabondage de colline en vallée par un jeudi matin givré d'automne, enfin parvenir au but.

La maîtresse a dit : « Racontez une maison en ruines. Quels sont vos sentiments ? »

De la maison, restent quatre pans de murs brodés de lierre. Mais le moulin, lui, s'il est délabré, conserve encore sa toiture effondrée et son aube déglinguée. C'est triste, mais comme je n'ai pas connu les meuniers, ni les motifs de leur abandon, inutile de pleurer, et je passe à autre chose... l'autre chose étant un hangar dont je grimpe, agile, l'échelle qui mène au grenier...

Des pommes ! De grosses pommes jaunes aux joues rouges, couchées – trésor parfumé – sur un lit de paille. Non pas de banales pommes à cidre mais des pommes de jardin. Des pommes à croquer « peau et tout ». Une pomme dans chaque poche. Qui saura le vol ? Quel vol ? Pourquoi ces pommes dans ce hangar si loin de tout village ? Dans un coin, des nèfles achèvent de mûrir.

Avant de gravir la colline, j'observe encore le moulin et fais quelques pas vers la rivière qui charrie à gros flots bouillonnants jaunâtres la fureur des pluies sauvages des jours derniers.

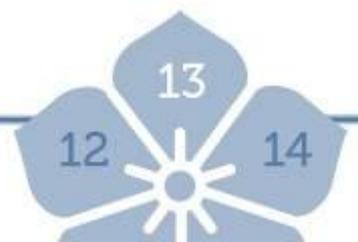
Le brouillard a investi la vallée et sa rivière. Pourtant je distingue, sur l'un des rochers arrondis du chaos, une silhouette – longue robe noire et petite coiffe blanche – qui va et vient, lève les bras au ciel, se penche vers les remous, se redresse, se tourne vers moi, appelle ? ...Gémit ?

Le temps de penser « Comment l'aider ? » la femme a disparu. Elle a sûrement sauté sur l'autre rive.

Libérée de mon angoisse, je monte le chemin pierreux. La colline se réchauffe doucement au pâle soleil de novembre qui fait briller les étoiles de givre sur les labours noirs. J'espère ne rencontrer personne, – je ne traverserai pas les villages –, imaginez ma honte si un regard ironique se posait sur les poches gonflées de ma blouse.

Grand-Mère, pensive, se tient sur le seuil de sa maison.

La potée mijote –  
à son retour des champs  
le régal de Grand-Père.



# L'écho de l'étroit chemin

Prévenant les questions, je m'empresse de débiter : « Je viens du moulin de Meilh-Vest, j'avais un devoir à faire pour l'école, la rivière est grosse et très haute, elle va déborder, j'ai eu peur, une femme voulait traverser par les rochers, elle faisait de grands gestes, j'ai pensé qu'elle m'appelait, et puis, je ne l'ai plus revue. Elle a sûrement regagné la rive de Roc'h. »

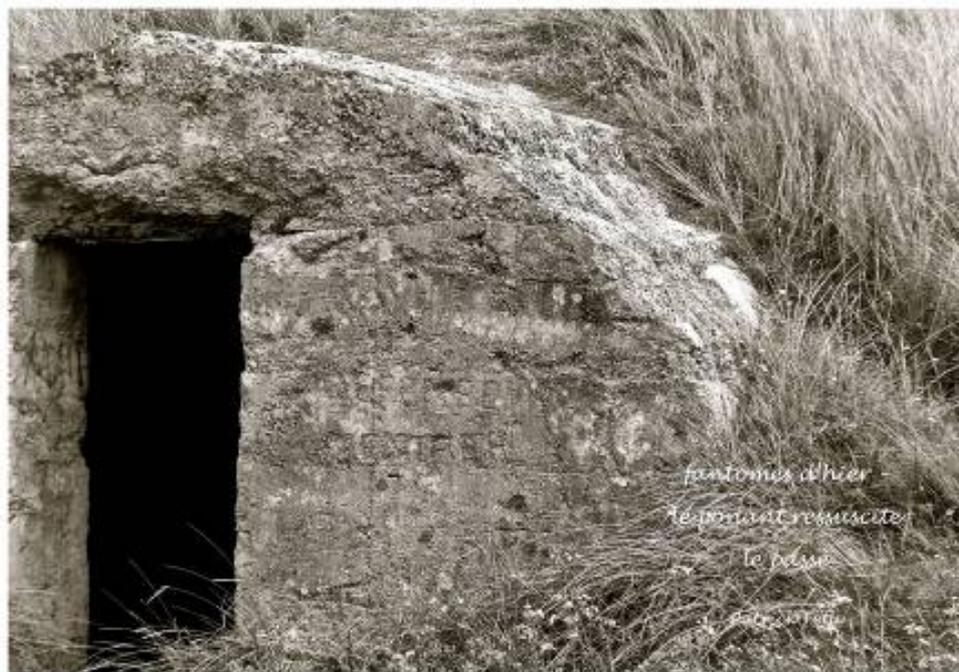
Les mains croisées sur sa gorge, Grand-Mère s'exclame :

« C'est Gaïd de Meilh-Vest ! Elle recherche toujours son enfant, sa petite qui s'est noyée....

- Tu connais cette femme, Grand-Mère ?

- Mais non, mais non, bien sûr que non, je n'étais même pas née quand le drame s'est produit ! Gaïd apparaît parfois à certains passants. Et toi, toi, tu l'as vue ! Elle veut qu'on garde la trace de son histoire, qu'on se souvienne des circonstances de son malheur. Entre donc au chaud en attendant Grand-Père. Et vide tes poches, chapardeuse, je vais te raconter. »

*Mai Ewen (France)*



Patrick Fetu ; *fantômes d'hier*



## Les coupons

Les vêtements usagés, même lavés, gardent souvent une odeur. Le tissu se sera imprégné du parfum entêtant de celle qui l'a porté, ou aura conservé l'odeur de l'eau de repassage parfumée à la lavande... Mais les tissus neufs n'ont a priori pas d'odeur. Erreur !

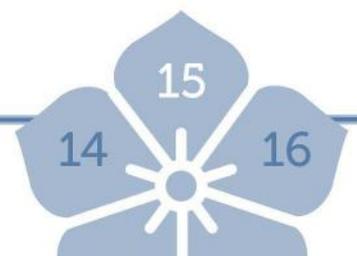
Je viens de trouver un emploi de vendeuse de tissus sur les marchés de la région nantaise. Avec la patronne, chaque matin, nous étalons sur les tréteaux les gros ballots de tissus triés par matières : lainages en hiver, cotonnades colorées en été, le satin fermière présenté toute l'année pour les incontournables blouses et sarraus de grand-mères.

Ciel de chintz anglais  
glacé d'oiseaux migrants  
– froid aux pieds

C'est lourd à porter et la journée est longue, surtout quand il pleut ou qu'il fait froid. Mais on est au grand air et l'entente entre les camelots est cordiale. L'ambiance est toutefois différente d'un marché à l'autre, de la ville à la campagne. Les clientes des bourgs n'oseraient jamais faire couper un tissu, de peur de se tromper dans les mesures. Voilà pourquoi dans nos ballots, les tissus sont pliés en coupons d'un mètre, un mètre cinquante ou deux mètres, suivant le métrage nécessaire à la confection d'une jupe, d'un chemisier, d'une robe ou d'un manteau.

Brodés, tricotés  
des mots de leurs vies  
tissés en fils de trame

Justement, mon contrat stipule que je dois rester un après-midi par semaine à la boutique pour « couper les coupons ». Située dans une rue étroite à sens unique du vieux Nantes, la boutique est sombre, l'arrière-boutique sans ouvertures est un capharnaüm ! Dès l'entrée, une odeur acide prend le nez et la gorge. Les rouleaux de tissus empilés du sol au plafond sur des étagères profondes couvrent la totalité des murs. À deux, on se met à l'ouvrage : il faut les descendre, les poser sur la table de coupe, mesurer, couper, plier, ranger, emballer. Au fur et à mesure, une poussière invisible se dégage des tissus et emplît la pièce. L'air ambiant s'étouffe. Ma gorge s'irrite et mes yeux se mettent à piquer. Ces jours-là, je sors de la boutique quasiment en larmes et le nez rougi.



# L'écho de l'étroit chemin

Je tiendrai deux mois... C'était il y a longtemps.

soie sauvage  
toujours vivace le goût  
des belles étoffes

*Régine BOBÉE (France)*



Patrick Fetu : *Soyeuse dentelle...*



## Laisser une trace

*Dans le livre de Margareth Wrinkle, l'esclave Wash nous livre ses pensées : « Les Blancs aiment rester le nez dans leurs registres. Ils les emportent avec eux, toujours, ils se plongent dedans comme si tout ce qu'il y a d'important c'est écrit quelque part dans un livre. Comme si c'était la seule façon de savoir ce qui s'est passé pour de bon. »<sup>1</sup>*

Signes sur papier  
la vie en bibliothèques  
à l'abri du temps  
tourner, retourner des pages  
est-ce signe d'exister ?

Dans mon cocon d'écriture du matin, je compose un journal de mes jours en continu. Comme on fait mijoter des confitures afin de garder arômes et saveurs des fruits de saison, je remplis des lignes, des pages, des petits événements de ma vie : un dessin apparaissant à la surface du café, ce matin le franciséa renaissant au pied de l'arbre à pain sont événements mineurs pour le vaste monde, essentiels pour le jardin, pour l'harmonie de Dame Nature où tout instant laisse son empreinte.

Piste d'escargot  
aurait-il plu en sourdine  
la nuit dernière ?  
Feuilles à effet lotus  
en gardez-vous quelques gouttes ?

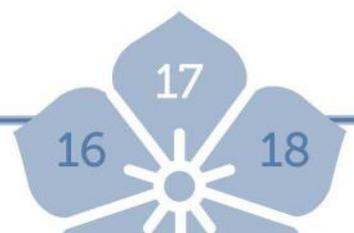
Chaque épisode météorologique laisse sa trace. Et comme si c'était la seule façon de savoir ce qui s'est passé pour de bon, je l'inscris religieusement dans mon journal.

Parfois je contemple cette pile conséquente de cahiers qui s'empoussièrent dans un placard. Ils retiennent tant de mon existence ! Ah ! si je n'avais pas l'écriture, n'aurais-je pas vécu tout autant, tout aussi bien, tout aussi mal ?

N'est-ce pas illusoire de faire comme si tout ce qu'il y a d'important c'est écrit dans un livre ?

D'autant que bien des civilisations, des peuples, n'ont pas connu l'écriture, ni les alphabets, ni les calligraphies, ni les hiéroglyphes ou ont été empêchés d'y accéder.

1. Guilmée Técher : *Esclavage et filiation à l'île de La Réunion*. Éditions Sépia, 2022.



# L'écho de l'étroit chemin

Dans le même ouvrage cité plus haut, l'esclave Wash s'exprime ainsi : « Mais pas moyen d'écrire ça. Pas de livre où le mettre. »

Un des pires crimes du système esclavagiste a été justement d'avoir occulté toutes les cultures asservies, d'avoir extirpé des captifs jusqu'à leur nom, leur possibilité de le transmettre par filiation.

Cités sous le sable  
tous ces mondes engloutis  
et ressuscités  
trésors des antiques pierres  
que les dieux ont habités

L'archéologie nous ramène monuments, statues, fresques... autres façons de laisser une empreinte tangible du passé.

Et je songe soudain que dans ces îles lointaines, dans ces territoires d'Amérique voués à l'esclavage, il n'y a pas eu non plus d'œuvres d'art pour marquer l'histoire...

Mais ces ancêtres dépouillés à l'extrême par ces « codes noirs », avatars de l'écriture des blancs, ont réussi à transmettre un peu de leurs cultures par contrebande pourrait-on dire ; *kass kontour dann shomin droite* dit une expression réunionnaise (suivre une route droite en faisant des détours) ...

Et la transmission s'est faite par l'oralité, portée par les berceuses des mères, par des contes chuchotés, par des rythmes dansés en clandestinités... *maloya* qui nous apprend un peu ce que furent nos ancêtres.

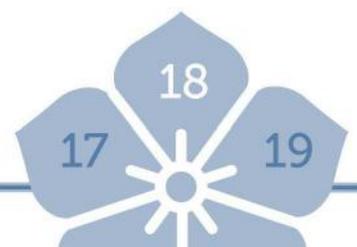
Aux États-Unis, les femmes esclaves composaient d'étonnants patchworks, brodant une véritable cartographie pour guider les fuyards dans leur périlleuse quête de liberté.

Et bien sûr, ces bâtonnets des gènes, essence de notre humanité que nous léguons de génération en génération.

Le passé, le présent, l'avenir, ne s'inscrivent-ils pas ainsi ?

Sur le carrelage  
un rai de soleil révèle  
sillage argenté  
un escargot de la nuit  
est passé dans le silence

*Monique MERABET* (La Réunion)





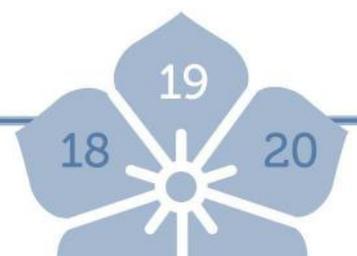
Lorsque j'étais enfant, j'ai vu dans une fête ou une cérémonie en plein air une reconstitution de l'histoire de Vercingétorix, un défilé de costumes d'époque sur les lieux présumés de ses exploits. Longueur des nattes et des robes. Procession de figures mythologiques ou religieuses s'associaient confusément. En Bourgogne, sur le site d'Alésia, subsistent des vestiges gallo-romains : nos ancêtres luttaient contre l'empire de César. J'entends encore chanter « Alise Sainte Reine » par un chœur harmonieusement déguisé. Reine, un prénom qu'on ne donne plus guère aux filles en régime républicain. Alise-Sainte-Reine existe bien, c'est le village de Côte d'Or où les fouilles ont mis au jour les traces des premiers occupants de la Gaule. Ai-je rêvé ce spectacle dans la verdure, ces personnages incarnant nos lointains ascendants ? Peut-être pas, car j'habitais Beaune entre six et huit ans. Or, lorsque je les interrogeais, mes parents niaient l'existence de cet événement festif, théâtral et historique.

Vol au vent d'automne  
les feuilles mortes se dispersent  
... les cendres aussi

Mon père et ma mère ne sont plus là pour le dire ; je crois qu'ils avaient oublié une représentation sans importance à leurs yeux. J'en avais gardé souvenance, mais, en relisant des courriers anciens, je m'aperçois combien de choses et de gens s'effacent, il m'arrive même de m'interroger sur l'identité de mes correspondants d'antan. Cependant les images spectaculaires d'Alise-Sainte-Reine qui rappelaient à la fois la gloire fugitive d'un chef gaulois, le triomphe de Rome et la victoire ultérieure de la royauté et du catholicisme, via le culte de Sainte Reine, m'avaient fait forte impression... ce concentré d'histoire de France s'était lové durablement dans les méandres de mon cerveau.

Sur les pins d'Autriche  
La chenille processionnaire...  
Étonnant cocon.

*Marie-Noëlle HÔPITAL (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



Patrick Fetu : *premiers rayons...*



## Mémoire de la rouille

chuchotis intimes  
de mots cherchant à éclore –  
oh temps corrosif !

Promenade dans son jardin. Deux tôles d'acier entreposées dans un coin l'arrêtent. La rouille y fait son œuvre. S'éveille en elle quelque chose qu'elle ne peut nommer. Troublée elle continue son chemin.

Jour après jour, elle revient les contempler. Elles passent du jaune au noir, du rouge à l'orange. Même impression étrange. Elle en caresse la texture, les différentes géographies qui s'inscrivent, les changements de matière. Euphorie.

Chercher à comprendre, à s'approprier ce qui lui fait signe. Alors elle dépose une feuille de papier sur une des plaques. La recouvre d'un épais plastique sur lequel elle pose de gros objets rouillés. Drôle de lit.

Chaque jour elle vient savourer ce qui devient un bonheur secret. La rouille s'imprime sur la feuille. Plus elle s'étend, plus elle dessine une véritable calligraphie abstraite. La pluie intensifie le processus. Et s'il fallait mouiller le papier ?

Vient le moment où cette première feuille lui parle ! Elle veut conserver ce dessin naturel, décide d'en stopper l'avancée, fait sécher le papier. Il faudra trouver un procédé pour le fixer.

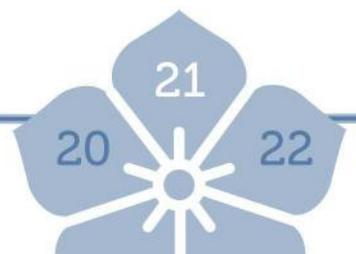
Il pleut elle rit  
plonge dans ses sensations –  
une odeur de basse-cour

N'est-ce pas curieux d'être envahie par cette odeur de fumier alors qu'il n'y en a pas ? Quelque chose cherche à ressurgir. Yeux fermés, entre veille et sommeil apparaissent les images !

Clapiers à lapins, poulailler, porcherie, et cette pièce profonde, sombre, aux odeurs prégénantes. Dans le rêve elle est petite. Elle n'est pas seule. Quelque chose grince. L'homme est assis. Il actionne la pédale qui fait tourner la roue de pierre dans l'eau... comme s'il aiguisait des couteaux. L'enfant s'approche.

Tout disparaît.

une chose est sûre  
le temps ne se rouille pas –  
une roue s'enraye



# L'écho de l'étroit chemin

Elle a dû partir, interrompre son observation quotidienne. Dix jours c'est long. Elle soulève le plastique vert. Révélation ! La rouille a dévoré une partie de la feuille. Lorsqu'elle essaie de l'arracher, elle se déchire. Il faut lui inventer un support pour ne pas la perdre ! Elle est artiste peintre : dans son atelier elle s'empare d'une toile noire et y colle les fragments de papier. Odeurs de terre mouillée, de feuilles pourries.

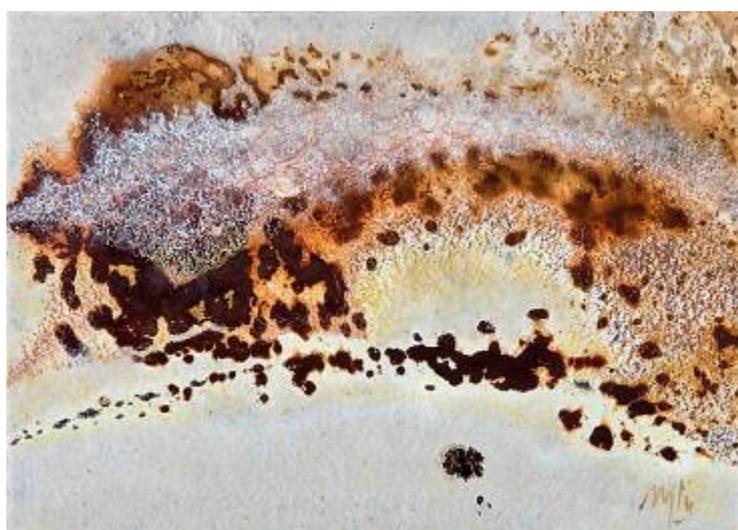
Surprise, elle s'assoit et se laisse aller à rêver. La petite fille s'approche. L'homme est là. Ses yeux très bleus surmontent de grosses moustaches blanches. Il affûte un couteau. Elle se sent attirée par les plus vieux objets, les plus oxydés, surtout quand elle ne sait pas ce qu'ils représentent : socs de charrues, roues dentées, engrenages... L'homme conserve tout. De quoi construire maisons de rêve et carrosses de princesses.

regard suspendu  
aux gestes de son grand-père –  
des heures sans fin

Depuis ses onze ans elle n'a plus revu pareils objets rouillés.

Aujourd'hui, elle continue d'observer le ciel, les nuages qui se font et se défont, les coloris qui s'imposent, se mélangent, s'assombrissent, disparaissent. Elle va peindre. Cette rouille la contraint et l'inspire à la fois. Introduire la couleur, les formes de ses souvenirs, moduler suivant son inspiration. Couleurs de l'insouciance que seul le grand-père lui offrait. Ainsi renaissent les objets enfouis dans les coins ombragés de sa mémoire, les traces de son carnet intime.

*Martine LE NORMAND (France)*



Martine Le Normand : *Papier rouillé*

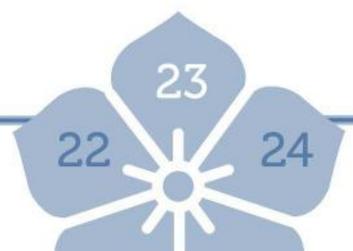
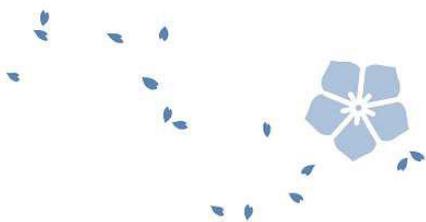


## Éphémère

Au fur et à mesure de son avancée, ses traces s'estompent. Trouvera-t-il le chemin du retour ? Les flocons se rient de lui et gommant ses pas avec une facilité déconcertante. La boîte à lettres lui semble très lointaine. Inatteignable même. Un exploit de haute cordée en ce matin de janvier. Le froid l'enveloppe, givre son souffle. L'effort est inhumain mais il tient à son journal. Lire les nouvelles lui permet de ne pas être complètement en dehors du monde. Respiration bloquée, il avance. À ses côtés, un rouge gorge sautille sur la neige, tout léger. Ses calligraphies encore plus vite effacées que l'empreinte de ses brodequins. Arrivé à la boîte à lettres, vive déception : elle est vide. Le facteur n'a pas pris de risque ce matin. Un instant immobile face à l'étendue blanche, il tente de discerner un semblant de chemin. Rien. Tout est à refaire dans l'autre sens. Tout est à imaginer. À créer.

Le blanc a tout gommé  
sauf les rires d'enfants  
bataille de boules de neige

*Chantal COULIOU (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



Patrick Fetu : *Matin silencieux*



## Histoire vivante

Luis Sepúlveda est mort en Espagne il y a deux ans. Du Covid-19.

Sepúlveda... *El viejo que leía novelas de amor*<sup>1</sup> ... Un conteur, écologiste et coureur d'utopies, qui pourtant se gardait bien d'idées simplistes et de naïveté, affirmant au contraire que ces dernières sont aussi dangereuses et mortifères que les volontés délibérées de domination et de destruction. Un homme engagé – proche d'Allende pendant L'Unité Populaire –, exilé pendant plus de quarante ans et resté Chilien et fidèle à ses convictions jusqu'au bout de la plume.

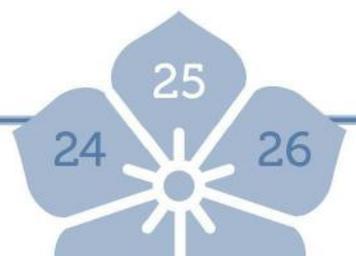
Entrer dans ses livres c'est m'en retourner explorer cet étroit ruban de terre qui longe la mer du nord au sud sur plus de 4000 km. J'y revisite nombre de lieux que je connais déjà et en découvre d'autres. Dès les premières pages, je retrouve les odeurs de sel, de poisson et d'iode des îles, celles de la pampa, du bois brûlé, du bétail, de la poussière et de la pluie ; et je sens sur ma langue la saveur des fruits de mer, poissons, oursins et autres coquillages, celle du vin et du *pisco*<sup>2</sup>, la morsure du piment...

L'ai-je jamais vue  
autrement que dans ses rêves  
la Cordillera<sup>3</sup>

Au pouvoir évocateur des mots vient s'ajouter le coup de poing au ventre des images et un autre Chilien en exil déclenche en moi un raz-de-marée d'émotions enfouies : le cinéaste Patricio Guzmán. Parti du Chili après son emprisonnement par la junte militaire lors du coup d'état de 1973 et resté très attaché à son pays, il a tourné moult films sur l'histoire de ce dernier. Et chacun d'eux me replonge dans une époque dont j'ai la nostalgie. Une époque où tout semblait possible mais ne l'a pas été.

En octobre 2019, coup de théâtre : le Chili vit une explosion populaire inattendue, provoquée par l'augmentation du prix du métro. C'est l'étincelle qui met le feu aux poudres. Plus d'un million de personnes descendent dans les rues de Santiago et des centaines de milliers dans celles d'autres grandes villes, dénonçant les inégalités sociales et exigeant plus de démocratie et une vie digne, où chacun ait un toit et de quoi subvenir à ses besoins fondamentaux. Revendications que tentent de réprimer l'armée et les forces de l'ordre avant de devoir céder du terrain.

- 
1. *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, roman célèbre de Sepúlveda.
  2. Eau-de-vie de raisin, typique du Chili et du Pérou
  3. En référence à *La Cordillera de los sueños*, un film de Patricio Guzmán



# L'écho de l'étroit chemin

Une même flamme  
court tout au long du pays  
« mon » Chili se réveille !

Dans *Mi país imaginario*, son tout récent film, Patricio Guzmán relate ces événements et se fait passeur entre passé et présent, égrainant ses propres souvenirs en voix off et ceux des « protestas » d'autrefois à l'aide d'archives. Son documentaire est le porte-voix-et-images d'un peuple qui, sans chef ni partis, semble retrouver la mémoire et se remettre en marche ; un peuple qui a dépassé la peur et veut se débarrasser de l'héritage de la dictature pour garantir à ses enfants « un avenir humain, social et égalitaire ; un pays imaginaire<sup>4</sup> ».

Dans le film de Guzmán, une large place est donnée à la parole des femmes, d'hier et d'aujourd'hui : mères, photographes, médecins, habitantes des bidonvilles, étudiantes, journalistes, Mapuches, écrivaines, créatrices de la chorégraphie « *El violador eres tú*<sup>5</sup> ! » ... Des femmes fortes, courageuses, investies dans leur combat et décidées à se battre jusqu'au bout.

Mon dieu qu'elle est belle  
cette jeune Chilienne  
des fleurs pour seule arme

Le Chili... Des pages importantes de l'Histoire et de mon histoire. Qui ont fait de moi la femme que je suis, avec les convictions sociopolitiques qui sont les miennes.

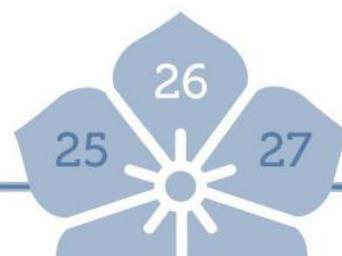
En cette journée où la neige tombe en silence, je suis encore sous l'emprise des émotions que j'ai éprouvées en regardant *Mon pays imaginaire*. Il me suffit de fermer les yeux pour que les images du film se tricotent avec mes propres souvenirs de la période Allende et du coup d'état militaire. Ce qui me trouble et me bouleverse. Surtout qu'à l'euphorie se joint la peur, car il y a cinquante ans, le gouvernement d'Unité Populaire a connu une fin terrifiante...

Flash back...

Le 11 septembre 1973, j'étais à l'Ambassade de Belgique, où je travaillais à mi-temps. L'ambassade était située à environ deux *cuadras*<sup>6</sup> du Palais Présidentiel. Aussi, quand dans la matinée il avait entendu à la radio qu'un nouveau *golpe* avait lieu, le Consul de Belgique nous avait-il demandé de rentrer à la maison.

Sauf qu'au moment où nous sortions de l'immeuble, les chars d'assaut descendaient déjà l'avenue pour aller assiéger La Moneda.

-----  
4. Extrait de la présentation du film.  
5. Le violeur, c'est toi !  
6. Pâtés de maisons ou immeubles.



Notre petit groupe de cinq personnes était resté figé sur le trottoir, dans une sorte de plan fixe... Tandis que les soldats, du haut de leur tourelle, braquaient leurs armes sur nous.

Détail comique – rétrospectivement : le Consul – un homme court sur pattes – brandissait son passeport en criant « Ambassade de Belgique ! » dans le fracas des chenilles...

Quelques heures plus tard, Allende était mort, La Moneda en feu et les espoirs d'un peuple en cendres.

Ainsi se terminait l'épopée de l'Unité Populaire et sa « voie pacifique vers le socialisme » ... Une époque incroyable, où fleurissaient actions et initiatives de tous genres, menées par des masses populaires motivées, débordantes de vitalité, de projets, d'envies de changement, de rêves d'un monde plus juste.

Qui comme moi a eu la chance de vivre ces temps d'exception, notamment la Marche du 4 septembre 1972, célébrant le deuxième anniversaire de l'Unité Populaire, se souviendra à jamais de cette expérience : 800'000 personnes dans la rue, dont la plupart conscientes des dangers du processus, mais néanmoins déterminées, confiantes et prêtes à se battre jusqu'au bout pour leurs idéaux.

Ce qu'a fait Allende... Mais à quel prix !

Pourtant il y avait déjà eu le Tancazo du 29 juin 1973, tentative de coup d'état mené par une fraction de l'armée. Et aussi, de la part de la droite, coachée par les USA, de nombreuses et redoutables actions de sabotage : grève des camionneurs et pénurie de denrées de première nécessité, attentats à la bombe, attentat contre le général loyaliste Carlos Prats, manœuvres pour gagner l'armée à l'opposition contre le gouvernement, etc.

Mais tandis que le Mouvement de la Gauche Révolutionnaire scandait *Pueblo, consciencia, fusil*<sup>7</sup> ! Allende restait fidèle à sa « voie pacifique » et avec lui les autres partis de la gauche. Affirmant, envers et contre tout, que *el pueblo unido jamas sera vencido*<sup>8</sup> ...

Dès la nuit tombée  
on retient son souffle on guette –  
à qui le tour ?

Les semaines qui ont suivi le 11 septembre 1973 ? Une répression brutale, des arrestations par centaines, des hélicoptères survolant la ville jour et nuit, des militaires partout : tirs sporadiques, couvre-feu, perquisitions à domicile, détentions au stade, disparitions ; la torture, la mort ou l'exil pour des milliers de militants ou de simples citoyens.

7. *Peuple, conscience et fusil, MIR, MIR, MIR* (« Movimiento de la Izquierda Revolucionaria »).

8. Un peuple uni jamais ne sera vaincu.

# L'écho de l'étroit chemin

Personnellement, j'habitais au centre de Santiago, où l'on m'avait prêté un appartement bourré jusqu'au plafond de propagandes marxistes. J'avais bien essayé d'en brûler une partie dans la salle de bains, mais n'avais réussi qu'à boucher les toilettes et provoquer une fumée suspecte...

Un matin, alors que je m'apprêtais à sortir, un camion de militaires barrait l'entrée de la ruelle. « Cette fois, ça y est ! » avais-je pensé... Et puis non, ils n'étaient pas venus jusque chez moi. Mais la plupart de mes amis et camarades étant prisonniers au stade ou ayant quitté le Chili, je me retrouvais isolée, sans contact. M'obstiner à rester n'avait plus de sens et je n'avais donc plus tardé à regagner l'Europe.

J'aurais dû y emmener un film clandestin mais l'acteur qui m'avait demandé ce service n'était pas venu au rendez-vous. Et tant mieux, car c'est l'une des rares fois où j'ai été fouillée à une frontière...

Pour qui ne le sait pas, le Pénélope de mon adresse e-mail était mon pseudonyme pendant les derniers mois de l'Unité populaire, avant le *golpe* du 11 septembre 1973.

Pénélope...

*una vieja que lee y escribe novelas de amor y muerte*<sup>9</sup>...

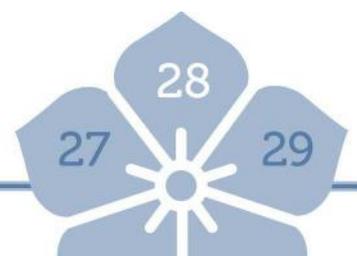
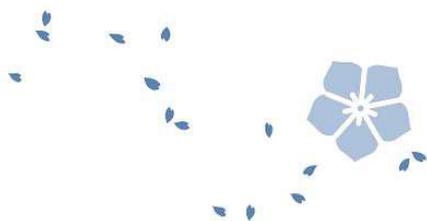
*Kaléidoscope*

*tous ces fragments dans ma tête*

*puzzle inachevé*

*Jo(sette) PELLET* (Suisse)

-----  
9. Une vieille qui lit et écrit des nouvelles d'amour et de mort.





## Un coin de serviette dans le ciel

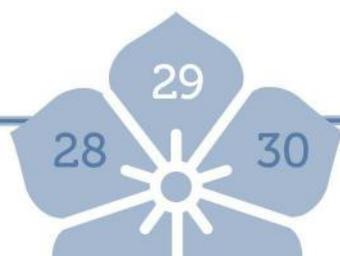
*D'Éric Bernicot*

sous le ciel blanc  
la rumeur dehors des voitures  
je vais m'asseoir

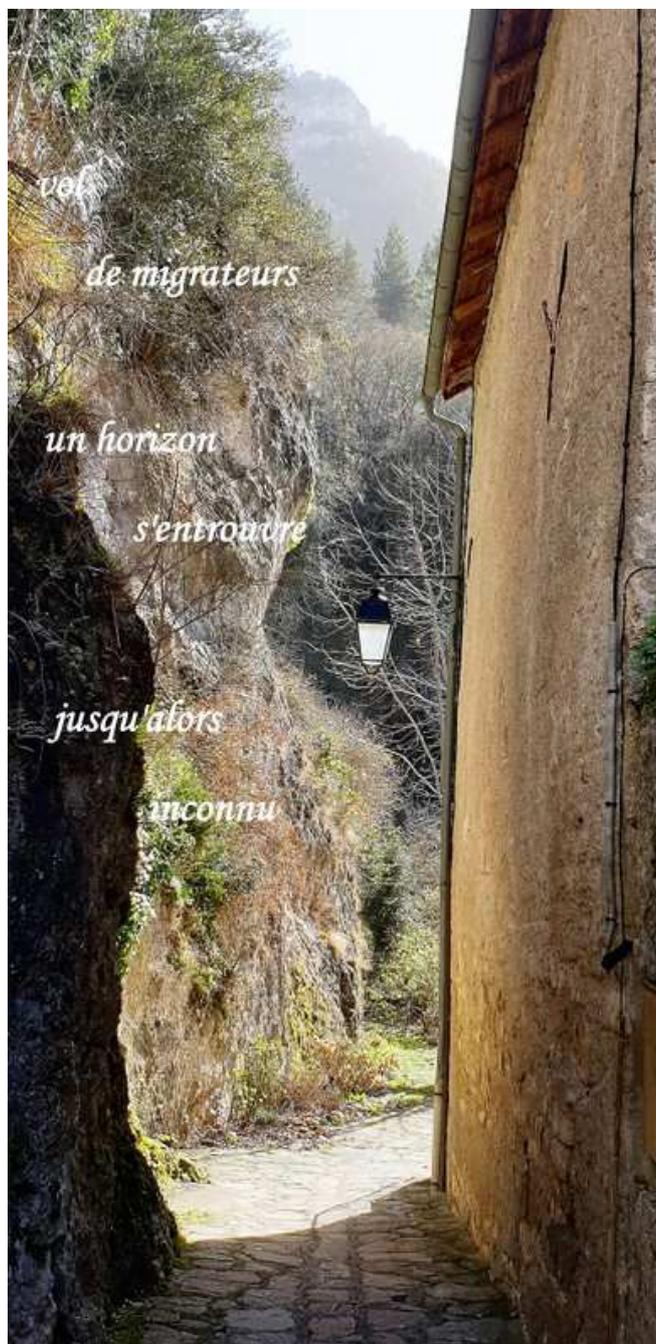
Du balcon supérieur pend un coin de serviette. Tantôt chahuté par le vent, ou calme dans le ciel bleu. Il est apparu au printemps et nous sommes fin septembre. Lui et moi, on se ressemble. Seul sous la fenêtre, dans une maison à l'écart de la ville, je suis aussi insignifiant. Ce jour-là, le temps est maussade. Je me revois quand j'étais petit, regardant pareillement au-dehors, avec le sentiment de ne compter pour rien et le ciel tout blanc traduisait l'impossibilité. Depuis quatre ans que je suis installé devant les collines, je goûte une paix telle que le plus petit souvenir d'avant semble appartenir à une vie antérieure. À cinquante ans, je réalise qu'on peut avoir tout sous les yeux, sans qu'il soit besoin de se déplacer. Mais bien sûr, je ne savais pas ce que je cherchais avant de l'avoir trouvé. Quand je suis arrivé, l'automne commençait et, les soirs de ciel clair, je mesurais le chemin parcouru au bruit des enfants qui jouaient au-dessus chez le propriétaire. Aujourd'hui, je peux dire comme au matin le ciel est clair à la crête des collines avant que le soleil se montre en haut.

dans l'après-midi  
les gouttes de pluie ont constellé  
le fond des bassines

*Éric BERNICOT* (France)



# L'écho de l'étroit chemin



Danièle Duteil : *vol de migrants...*



## Lymphome

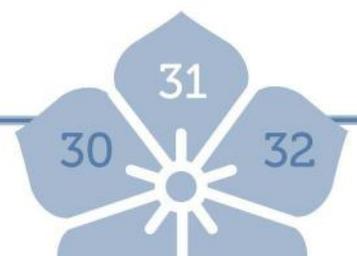
Tu te croyais en pleine forme. Septuagénaire sobre et grand marcheur, anti-fumeur militant et grand buveur de thé. À toi les grandes promenades dans les bois dorés par l'automne ! À toi les rencontres fugitives avec les chevreuils et les lièvres ! À toi les recherches passionnantes de cèpes tapis sous la mousse ! Tu voyais s'ouvrir devant toi une vieillesse heureuse et tranquille, émaillée de sorties avec tes petits-enfants. Tu voyais ta retraite comme une longue et paisible période de repos et de découvertes. Rien ne permettait de présager ce silencieux pourrissement de tes entrailles.

On te l'avait dit  
la vieillesse n'est jamais  
un fleuve tranquille

Cela commença par un curieux bourgeonnement en dessous du lobe de ton oreille. Un petit gonflement de ganglions qui ne t'inquiéta pas outre mesure. Après tout, comme tu souffrais d'une légère trachéite, ces ganglions faisaient simplement leur travail. Une fois l'infection passée, ils allaient retrouver le volume normal et rentrer dans le rang. Mais pas du tout : ils grossissaient comme des champignons. Volume d'une cerise, volume d'une mirabelle, volume d'une balle de golf. Où ce monstre allait-il donc s'arrêter ? Il tirait parfois sur les nerfs sous-jacents et te donnait l'illusion d'otites fantômes transitoires ou de fausses caries temporaires. Tes médecins habituels n'y comprenaient rien, mais ne jugeaient pas le phénomène alarmant. Finalement, c'est une ponction au cœur du monstre qui donna la solution : probable cancer.

Ta dent te fait mal  
et pourtant tu n'as croqué  
aucun sucre d'orge

Cancer, oui, mais lequel ? La ponction ne le disait pas clairement. Il y a des cancers foudroyants et des cancers traitables. Des cancers qui vous laissent de nombreuses années de vie et des cancers qui vous envoient tout de suite au cercueil. Il fallut faire une biopsie. Là ce fut beaucoup plus clair. On vous endort gentiment, on découpe un morceau de ganglion que l'on analyse. Résultat : un lymphome. Or il existe aussi de nombreux types de lymphomes. Le tien, c'était un lymphome B à grandes cellules, le lymphome des vieux, l'un des plus communs et l'un des plus agressifs. Pas de chance.



# L'écho de l'étroit chemin

Agressif, mais traitable. Un moindre mal. On passa rapidement ton dossier aux oncologues.

Des métamorphoses  
ton cancer est métastase  
ta vie métaphore

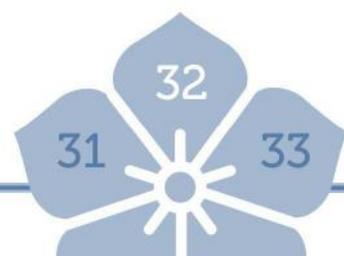
C'est ici qu'il faut présenter une merveille de la médecine moderne : le tep-scan. Cette création technologique ingénieuse consiste à injecter dans le corps une substance radioactive dont les zones cancéreuses sont très friandes. En mesurant, sur l'ensemble du corps, la radioactivité ainsi provoquée, on repère ainsi tout de suite les zones cancéreuses riches en radioactivité, les messagers métastatiques du lymphome. Pour toi, ce fut catastrophique : la tumeur avait déjà envoyé ses messagers dans le ventre, près de rein et dans la plupart de tes os. C'était un lymphome bien avancé, dit de stade IV. Bien avancé, mais encore traitable grâce aux progrès de la médecine moderne.

Concert de lucioles  
comme un arbre de Noël  
tous tes os scintillent

L'élixir sauveur t'a été injecté. Un cocktail, paraît-il, de molécules puissantes et salvatrices. Dans chaque recoin de ton corps, jusque dans les interstices secrets de tes os, elles vont aller poursuivre et traquer les sbires du cancer, les tristes messagers de la mort. Pour te les administrer, ces molécules de vie, on a ouvert une petite fenêtre en plastique sous ta peau. Tu la garderas sans doute à vie, t'interdisant, à toi l'octogénaire, une carrière dans la boxe ou le catch ! (LoL)

Cyclophosphamide  
Vincristine tes amantes  
ont des noms de miel  
surtout Doxorubicine  
restera ta préférée

Tu perds tes cheveux. Ceux qui, depuis l'enfance, te donnaient ta joie et ta force. Ils tombent par grandes mèches desséchées comme une herbe morte, fauchée après la canicule. Tu avais conservé très tard les mêmes cheveux colorés que ton père. Ils te permettaient d'afficher un dôme poivre et sel. Mais là les noirs tombent avant les blancs, un mystère qu'aucun médecin n'a pu t'expliquer. Avec cette nouvelle chevelure toute blanche et très clairsemée, de vilaine allure, tu as pris, d'un coup, dix ans d'âge. Mais ce n'est que temporaire, dit-on. En attendant, tu as décidé de te raser la tête.



Adieu tes sourcils  
même s'il est sans cratère  
ton crâne est lunaire

Pourquoi ce lymphome ? La médecine reste bien muette sur ses causes. Des prédispositions génétiques certes, comme pour tout. Mais aussi, semble-t-il, des aliments toxiques ingérés durant de nombreuses années, des pesticides discrètement tapis dans nos assiettes, des fonds de poêle cancérigènes mêlés à nos sauces, des tranches de citrons traités plongés dans nos chaudes tasses de thé... Les cultivateurs, plus proches des engrais et des pesticides, ont plus de lymphomes que les autres. Et aussi pour toi il ne faut pas l'oublier, ton récent désastre intime : la perte brutale de ta femme aimée, après cinquante années de vie commune. Un cataclysme émotionnel.

Tu pleures tu pleures  
elle a pimenté tes nuits  
la conjonctivite

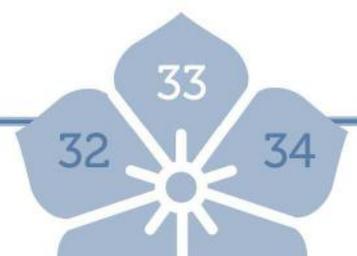
La chimiothérapie a fait son effet. Ton chou-fleur poussé sur le cou s'est dégonflé comme une baudruche. Mais ta joie a été de courte durée. Un nouveau tep-scan a révélé que la métastase intestinale faisait de la résistance. Certes elle avait beaucoup diminué mais un cancer n'est présumé guéri que quand il ne survit aucune cellule cancéreuse. Une grosse métastase résistante n'augure pas d'une guérison immédiate.

Mais pas d'infection  
(il court il court le covid)  
qui ralentirait la cure

La valse des globules blancs. La chimio fait chuter une espèce de globules. Du coup on sollicite ta rate pour qu'elle fabrique, en compensation, pour éviter toute infection, une autre catégorie de globules. On sollicite la rate avec des médicaments puissants, dont les inconvénients et les possibles effets secondaires néfastes forment une longue liste. Et avec le risque toujours présent qu'on en fasse trop et que la rate en souffre amèrement.

Trop solliciter la rate  
puisse que ce traitement  
sur ton corps ne rate !

Brusquement un de tes testicules devient rouge et gonflé. Une « orchite », te dit-on, que l'on rectifie ensuite en « épидидymite ». Peu douloureuse heureusement, mais qui traîne, qui traîne. Le rêve est un mélangeur de souvenirs. Il associe volontiers des images issues de la veille active, dans des domaines très différents et en mêle les traits



# L'écho de l'étroit chemin

et les espoirs. Ainsi réapparaît en songe le congélateur où tu avais stocké des aliments pour les jours futurs et la nécessité de rester chez toi si ta maladie empirait. Mais aussi ressurgit l'analyse détaillée de tes propres organes par les scanners médicaux ou les IRM. Hier tu avais vu à la télévision une série policière où une victime était découpée en morceaux par l'assassin. Cette nuit, tu as rêvé que c'étaient tes propres organes qui étaient congelés, emballés dans un film plastique, en prévision d'une analyse médicale, dans ton congélateur. Ton épaule, qui souffrait d'arthrose, tes reins ou tes testicules récemment alertés par une possible infection, étaient devenus des morceaux de choix qui, comme des morceaux de lapin ou de canard, trônaient parmi les plats surgelés. Selon certains penseurs, le rêve peut aussi être prémonitoire. Tu espères vivement que cette boucherie imaginaire de ton cadavre ne laisse pas augurer ta mort prochaine !

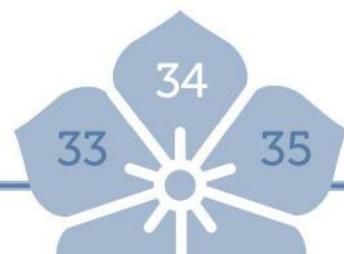
Scrutent tes entrailles  
sur ton corps les détectives  
Maigret et magret

Ça y est ! Ta doctoresse t'a appelé, toute joyeuse. Les derniers résultats étaient très bons. Toutes les zones cancéreuses semblaient abolies par le traitement. Mais, comme on ne peut jamais être certain que quelques cellules isolées ne se cachent pas sous ces bons résultats, il fallait absolument appeler à la rescousse un nouveau sauveur complémentaire. Il avait même un beau nom : *Méthotrexate* ! L'ennui, c'est que ce sauveur dynamique avait aussi tendance à abîmer les reins. Donc pour administrer le méthotrexate sans danger, il fallait en permanence alcaliniser les reins par un goutte-à-goutte de bicarbonate. D'où le besoin impérieux d'aller aux toilettes toutes les heures. La nuit, tu oscilles entre ton lit et les toilettes.

La vie est liquide  
entre la lymphe et l'amnios  
douceur maternelle

*Prednisone* sonne, sonne. Quel vacarme. Les médicaments qui te sauvent dansent dans ta tête une ronde endiablée. Ils dansent, dansent sur les rythmes des comptines de ton enfance. Colombine mime *Doxorubicine* face au pied ailé de *Vincristine* et aux élégants entrechats de *Cytokine*. J'ai descendu dans mon jardin pour y cueillir du *Cyclophosphamide* qui fleurira au mois de mai. *Méthotrexate* et bicarbonate se tâtent, se ratent, épatent la galerie qui rit. *Valaciclovir* va à la fontaine. *Valaciclovir* est à hue et à rire. *Triméthoprime* trime, trime. Tel un pigeon *Sulfaméthoxazole* vole, vole... *Filgrastim*, *Pegfilgrastim* triment, triment. Un, deux, trois, *Paracétamol*, vole, vole ! *Dexchlorphéniramine* a bien bonne mine. *Prednisone* sonne, sonne...

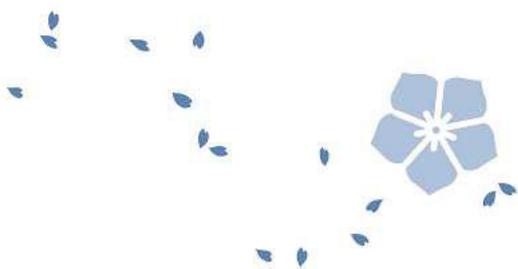
Coupés les lauriers  
mais la belle qui voilà  
va les ramasser



Enfin un grand soleil se lève pour toi : tu es en rémission. Les médicaments ont fait leur travail de fourmi. Tu es un miracle de la thérapeutique moderne. On dit que, dans un couple très uni, quand la femme meurt, le mari s'éteint dans les deux ans qui suivent. Tu contredis l'adage : bien que fusionnel avec ta femme, tu lui survivras au-delà de deux ans. Bien sûr, nul ne sait jusqu'où te portera ta rémission : quelques mois ou quelques années. Une longévité moyenne ou une longévité exceptionnelle. Mais, grâce à la médecine, tu peux envisager la vie avec un nouveau courage et de nouvelles espérances. Tu peux sourire à nouveau à tes enfants qui t'entourent affectueusement.

Tant de turbulences  
dans cette longue rivière  
et enfin un lac !

*Georges FRIEDENKRAFT-CHAPOUTHIER (France)*



# L'écho de l'étroit chemin



Patrick Fetu : *Quelques notes*



## Le livre médecin

Est-ce parce que je devais bientôt consulter un hématologue ?

Cet article du dernier *Télérama* me retient « Le livre médecin ».

Ainsi, aux Indes, de ces contes pour guérir, tout patient doit faire la quête. C'est Bruno Bettelheim qui le rapporte dans *Psychanalyse des contes de fées*. Lire, conter pour guérir...

Mon père de même nous soignait tous les cinq avec des livres choisis. Il avait l'instinct, la foi, et trois bonnes bibliothèques.

Lors de ma naissance, il aida puissamment notre mère, en lui lisant quelques aventures de Mr Pickwick. Il le crut.

Puis, au temps d'une forte grippe mienne, j'avais dix ans, il n'appela finalement pas le médecin.

Car au bourg de Larmor-Plage, il sut trouver le livre médecin, qui m'a guérie : *Abeille*, d'Anatole France. L'héroïne, malade, victime des Ondins, découvre une rose blanche sur son prie-Dieu, pour lui annoncer l'arrivée d'un troubadour, son recueil de poèmes sous le bras :

Au fil de l'eau bleue  
chantait la sirène –  
Qui écrira son histoire ?

Que d'amour médecin en ces sentiments paternels ! Le lendemain, après lecture, la fièvre tomba. J'étais sur pied, telle l'héroïne :

Abeille sur la berge  
pour un long voyage  
agite son foulard blanc

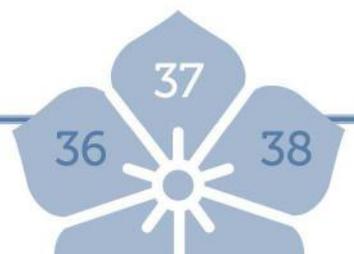
Cependant, au haut de l'armoire à pharmacie, un seul roman est interdit, *Poil de carotte*, pour sa fin maléfique : « Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin ».

La bibliothérapie est une nouvelle médecine, assure donc ce *Télérama*.

- Que nenni ! proteste le troubadour. Pas si nouvelle !

La voix du conte  
d'un mal secret a sauvé  
l'enfant à la rose

Françoise KERISEL (France)



# L'écho de l'étroit chemin



Patrick Fetu : *si souvent lu...*

## Mon Ami est malade

De *Georgina Tonnelier*

À force de tirer le diable par la queue, il finit par arriver. Il a mordu mon Ami. Rusé qu'il est ce diable, il choisit ses proies. Les plus fragiles. Si vulnérables depuis longtemps.

Hiloss est de ceux-là. Quand nous nous sommes retrouvés dans la rue de mon village pacifique, après la pandémie, j'ai su qu'un tsunami avait ravagé son existence. Le peu qui lui restait a été dévasté.

Nous nous aimions. C'était avant. Je l'ai rencontré dans "la rue des artistes". Cette expression est grandiose, il y a une seule rue et devant le café qui offre de la "music live" la nuit du samedi, ils sont là. Artisans plutôt qu'artistes. Ils ne sont pas tous natifs d'ici. Certains ont traversé les frontières. Plusieurs frontières. Les géographiques, les matérielles, les sentimentales, les psychiques. À chaque traversée, ils perdent ce qu'il faut lâcher encore pour passer, dans l'illusion d'une terre qui leur serait promise. Hiloss est de ceux-là.

Ce jour de notre première rencontre, j'allais mon chemin vers le cimetière où repose l'enfant.

C'est son anniversaire. Je ne déposerai pas de fleurs.

- En plastique, elles se dégraderaient sous peu et iraient empoisonner les poissons et les tortues dans l'océan, à quelques pas. En vrai. Elles seraient dérobées, me dit l'*abuela*<sup>1</sup>.

En espagnol voler se dit *robar*. Nous sommes de la même racine.

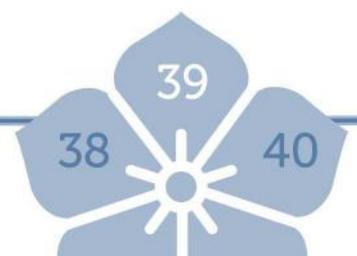
J'avance vers le cimetière avec une bouteille d'eau, une brosse et une serpillière. Mon accoutrement intrigue Hiloss. Il sourit, comprend que je suis d'ici. Certaines *Ticas*<sup>2</sup> ont, comme moi, la peau claire. La sienne est brune, très brune.

Il m'interpelle :

- Où vas-tu ?
- Mon Ami est au cimetière.

1. La grand-mère.

2. Les Costariciens et les Costariciennes s'appellent entre eux Ticos et Ticas.



# L'écho de l'étroit chemin

Sans s'étonner, il ajoute :

- C'est là que je finirai un jour. Je ne quitterai plus ce village, depuis que je l'ai trouvé.
- Tu n'es pas d'ici ?
- Non. Maintenant oui.

Nous gardons le silence. L'obstacle de la langue favorise d'aller droit au but. Avec peu de mots. En esprit, je voyage avec lui. Les traversées, les portes défoncées quand les frontières restent obstinément fermées, l'errance, les abandons et cette solitude inhumaine dont certains ne reviennent plus.

Pas seulement en méditerranée.

Je reste plantée là, dans mes pensées, face à l'étal de mon futur Ami. Il tisse des fils de couleurs avec des pierres non précieuses, en petits bracelets, vendus 2000 colonnes, soit 3€.

Pour traverser notre mutuel silence, j'achète un bracelet. Même pas le prix d'un repas. J'en choisis un de couleur verte. Le chakra du cœur.

Il me dit :

- Je t'en offre un autre. Choisis !
- ???
- Pour ton Ami.
- Lequel ?
- Celui que tu vas voir au cimetière. Là où j'irai à mon tour.

J'accepte et retiens mes larmes.

Dans le cimetière, en guise de prière, je nettoie la tombe en cherchant une fissure dans les dalles du carrelage. Là, près de la photo du visage de l'enfant, je glisse la *pulseria*<sup>3</sup> de fils entrelacés.

Au retour, je dis à Hiloss que sa *pulseria* est enchâssée entre deux pierres, quand d'autres fondent des fils d'or pour réparer la vaisselle ébréchée.

Tout à coup, l'instant devient éternel. Il se lève, me prend dans ses bras longuement. Je sens battre son cœur. Il pleure.

\*\*\*

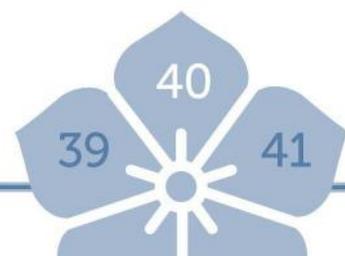
Aujourd'hui, Hiloss est là. Il me reconnaît. Fait un signe.

J'hésite. C'est bien lui, puisqu'il m'appelle par mon nom. Mais... tout a changé.

Si peu de choses sur l'étal. Il ne peut plus payer sa chambre. Les touristes se sont absentés pendant la pandémie. Il dort maintenant sous une tente, près de la plage.

-----

3. Bracelet.



Il ajoute :

- Je suis en sécurité. La pluie ne rentre pas.
- En sécurité vraiment ?
- Oui, je peux dormir.

Migrante demeure  
pas tous logés  
à la même enseigne

Oh, dormir, dormir jusqu'à la fin du monde.  
J'ai la nausée dont parle Sartre.

Brusquement, comme un torrent de boues accumulées depuis longtemps, il déverse et se raconte. L'alcool plus que nécessaire, les produits toxiques et la revente. Le nirvana approché de près. Les réveils si amers quand le soleil est déjà haut et la nuit proche. Interminable.

- Tu es malade Hiloss.
- Oui, bien malade.
- Aimerais-tu parler avec ceux qui demandent la guérison ?

quatre saisons  
derrière cette croix  
une fenêtre

Son visage s'allume.

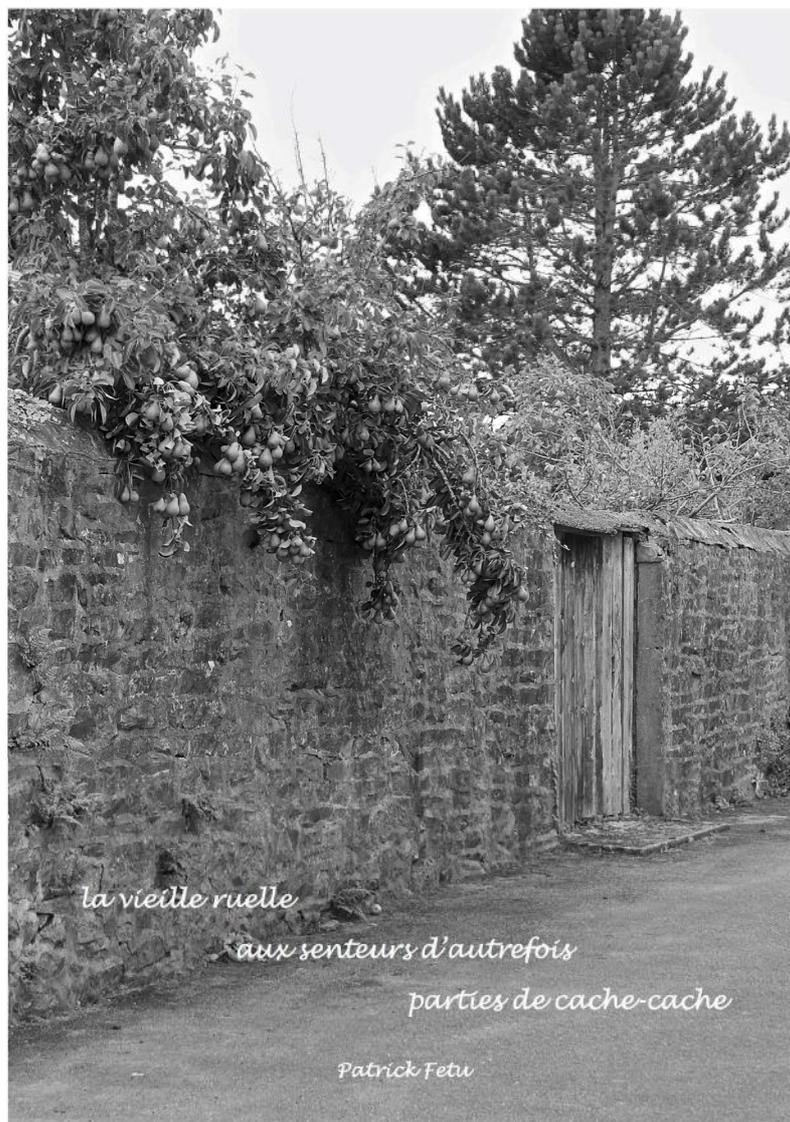
- Me donnerais-tu une photo, pour continuer mon voyage avec Toi ?

Il s'y prête. Une photo. Deux. Trois. Quatre. Retrouvé, mon Ami des quatre directions.

*Georgina TONNELIER (France)*

## L'art du *Kintsugi* (*kin* : or ; *tsugi* : jointure)

Art japonais ancestral, le *Kintsugi* consiste à réparer des poteries, faïences ou porcelaines brisées en les recollant avec de la laque pour ensuite recouvrir d'or les fissures. Avec ses cicatrices ainsi dorées, l'objet magnifié entame une seconde vie. En psychologie, le *Kintsugi* est vu comme une métaphore : le patient entame un processus de guérison en réparant ses blessures. Plutôt que de chercher à les dissimuler, il en prend soin, les considérant comme partie intégrante de lui-même.



*la vieille ruelle*

*aux senteurs d'autrefois*

*parties de cache-cache*

*Patrick Fetu*

Patrick Fetu : *la vieille ruelle...*

## COUPS DE CŒUR

### Mémoire de la rouille

De *Martine Le Normand*

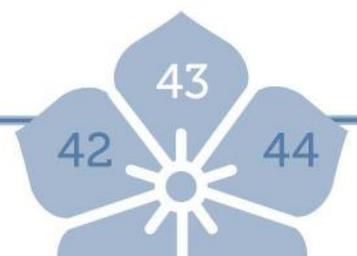
J'aime la poésie de ce texte qui nous immerge dans le processus de la création. L'autrice a choisi le beau thème très porteur de la rouille. Son titre, « Mémoire de la rouille », fait penser aux croyances dans l'ancienne Égypte qui représentait la mémoire sous la forme d'un vase en forme de cœur où s'entreposaient les éléments de la personnalité, de la pensée et de la création.

De l'époque où M.L.N. était enfant, surnagent des souvenirs d'objets rouillés, plus ou moins définis, associés à l'image de son grand-père au travail, moustache blanche et yeux bleus. Une beauté intemporelle se dégage de la description, un charme indéfinissable qui émane des choses et des personnes qui ont traversé les ans.

Dans cette ambiance *wabi sabi*, réelle autrefois et aujourd'hui partiellement onirique ou recrée, se fait jour une veine esthétique particulière liée à l'œuvre du temps.

D'abord, l'artiste ne sait pas d'où lui vient sa fascination pour cette rouille qui s'imprime jour après jour sur son support. L'observation lui procure une joie indicible, puis la feuille lui parle, étincelle jaillie des tréfonds de sa conscience. Présent et passé s'entremêlent alors pour présider à l'acte créatif : un processus naturel sublimé par le talent, et la mémoire qui recrée un riche univers sensoriel. Le pouvoir de l'art est infini : il rend sensible aux vibrations des choses, enrichit les émotions et permet d'entrer en relation, au-delà des décennies écoulées, avec les êtres et le monde soudain perçu dans sa globalité et son unité. Chapeau bas, l'artiste !

*Danièle DUTEIL*



## Éphémère

De *Chantal Couliou*

Quel beau texte ! Il me fait penser à des auteurs comme Mario Rigoni Stern, ou Lars Gustafson dans "La mort d'un apiculteur".

La neige, de son blanc, efface les choses mais en même temps elle illumine tout. Pour le savoir, il faut être philosophe, comme cet homme qui va à la boîte aux lettres. Cet homme qui sait que tout s'efface, et qui l'accepte... Il a compris que ce n'est pas si grave que ça... La vie est là, avec sa rumeur dans le journal, l'oiseau qui sautille à ses pieds, et le rire éternel des enfants... qui surgit par surprise dans le haïku final.

Ce petit récit est simple et précis. Il offre un point de vue omniscient, on découvre le paysage tout en suivant les pensées qui passent dans l'esprit du vieil homme. Il y a dans ce court trajet essentiel toute une aventure au bout du monde. Bravo à son auteur.

*Monique LEROUX SERRES*

\*\*\*

## Appel à haïbun

Pour *L'écho de l'étroit chemin* N° 43

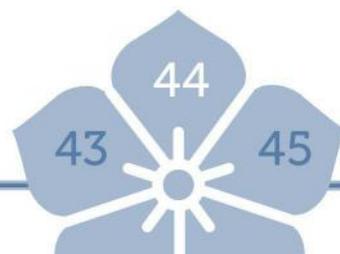
Thème : « Le conte », ou thème libre.  
Échéance : le 1<sup>er</sup> avril 2023.

Pour *L'écho de l'étroit chemin* N° 44

Thème : « Vers libres / haïku »  
Échéance ; le 1<sup>er</sup> juillet 2023

Un seul haïbun par personne – Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page. Envoi à : [afah.jury@yahoo.com](mailto:afah.jury@yahoo.com)

TOUTE PARTICIPATION VAUT AUTORISATION DE PUBLICATION





### *L'île-sirène / Te fuena vehine paaoa*

#### Roman de Seegan Mabesoone

Édité d'abord en version japonaise, le roman *L'île-sirène* de Seegan Mabesoone est paru au Japon de juillet 2021 à octobre 2022, sous forme de feuilleton : 16 épisodes publiés dans le magazine littéraire *Haidan* de Hon-ami shoten (Tokyo), sous le titre *Haruka naru Marukiizu shotō*. Tiré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, il a rencontré un franc succès. Il a ensuite été publié en volume au Japon, début 2023, toujours chez Hon-ami shoten. Aujourd'hui, nous pouvons l'apprécier dans sa version française.

Au bout du monde, sur l'île marquisienne d'Hiva Oa, les êtres et la nature s'harmonisent pleinement, pour ne faire qu'un, toutes limites effacées ; jusqu'aux tatouages des sirènes qui s'accordent à la respiration de la mer.

Après avoir lu *Ulysse Pacifique, itinéraire d'un haïjin du Japon aux Marquises* et *L'île-sirène* version haïkus, nous pensions arriver en terre connue. C'était sans compter sur la magie de la plume alerte de l'auteur à l'imaginaire débordant.

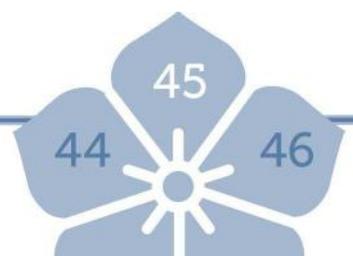
La 1<sup>ère</sup> de couverture mentionne que *L'île-sirène* est un roman. La 4<sup>e</sup> de couverture parle d'un conte moderne.

L'œuvre s'apparente aux deux genres à la fois, offrant un récit d'aventures narrées par les personnages :

*Aux dires de Yoan, cette histoire remonte à une expérience troublante vécue par un autre jeune Marquisien, du nom de Jonas, il y a une vingtaine d'années.*

Le temps de la narration est en majorité le présent, l'histoire est donnée comme vraie, structurée de manière non linéaire ; les personnages sont assez nombreux et les relations entre eux sont très imbriquées ; la scène se déroule majoritairement aux Marquises, mais un pont est tendu vers le Japon, on peut aussi dire vers la France.

Si les héros sont bien humains, ancrés dans le réel et les us et coutumes des Marquises, les héroïnes sont des sirènes, c'est-à-dire des créatures légendaires, mi-femmes, mi-poissons, d'une grande beauté et aux charmes irrésistibles. Cette étrangeté entraîne de multiples rebondissements qui tiennent le lecteur en haleine du début à la



# L'écho de l'étroit chemin

fin de sa lecture : il s'émerveille, se réjouit, s'enthousiasme, s'inquiète, tremble tour à tour... Ah ! la jolie petite sirène Neyrra parviendra-t-elle à s'extraire des griffes de ses géôliers ? Ceux l'ont mise dans un aquarium, au Pays du Soleil Levant, pour servir d'attraction à un public avide de sensationnel...

Autre originalité, chaque chapitre s'ouvre sur un haïku bilingue, français-japonais, tel un concentré du parfum des pages qui vont suivre.

*Tous les levers du soleil  
Tous les couchers sont à cinq heures  
Île de l'éternité*

*L'île-sirène* constitue ainsi un genre hybride original, un roman-haïbun enlevé, fantaisiste, audacieux et pourvu d'une solide trame narrative, loin des haïbun traditionnels auxquels nous sommes accoutumés.

Intérêt supplémentaire : au fil des pages, nous découvrons les Marquises, cet archipel si éloigné et méconnu, sa géographie, son climat, ses ressources ; son peuple polynésien ancestral qui migra en pirogue du sud de la Chine jusqu'au « nombril » du Pacifique il y a plusieurs millénaires, ses valeurs, son mode de vie et ses croyances, – notamment animistes, toujours tenaces chez cette population si proche de la nature et des éléments tels la roche, l'air, le ciel et la mer infinie.

Nous côtoyons des personnages mondialement marquants, qui ont élu Hiva Oa comme lieu de retraite : Gauguin dont la mémoire est restée vivace dans bien des esprits, et en particulier dans celui du professeur Jancourt :

... « Gauguin est arrivé de Tahiti, à la recherche d'un "paradis sauvage" pour peindre et sculpter encore plus librement. »

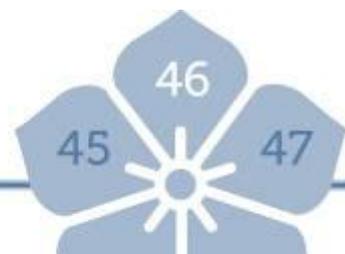
Jacques Brel a aussi laissé une empreinte indélébile :

... « il a décidé de vivre ici, pour toujours, à Hiva Oa, sur " l'île-sirène"... il était envoûté lui aussi... ».

Tous deux reposent au petit cimetière d'Hiva Oa, « ni croix, ni marbre, ni or » pour la tombe du chanteur, une espèce de « tumulus de roches volcaniques », également sans croix, pour le peintre-sculpteur.

Ces hommes de génie ont aimé et respecté comme un joyau l'île-sirène. Telle n'a pas été l'attitude de tout le monde, loin s'en faut : ressurgit le bien triste épisode des essais nucléaires menés « par la république française en Polynésie », entre 1966 et 1996. Ils ont coûté la vie à bien des hommes et des femmes qui ne demandaient rien à personne et avaient tout pour vivre une longue existence heureuse dans un environnement béni.

*L'île-sirène* est un roman riche à bien des égards. Les trajectoires de vie s'imbriquent et s'éclairent les unes les autres, traits d'union entre les époques, les êtres



et les nations. Quand on referme le livre, encore enchantés par la belle histoire d'amour – plusieurs histoires d'amour, devrais-je dire – qui constitue le cœur de l'intrigue, il faut un peu de temps pour reprendre ses esprits, tant le charme opère durablement.

Que ceux et celles qui se sentent du talent n'hésitent pas à se lancer dans le roman-haïbun !

Danièle DUTEIL

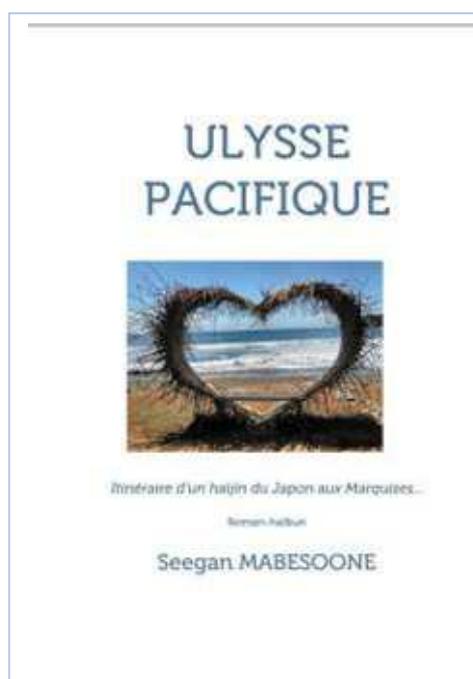
**NDA** : Haere Pō, éditeur de livres à Tahiti, propose une expédition de *L'île-sirène* en France métropolitaine pour 25 euros, via leur site : <http://www.haerepo.com/>  
Le livre peut aussi être emprunté à la bibliothèque du Musée du Quai Branly et à la BPI du Centre Pompidou.

## Rappel

Le recueil de haïkus *L'île-sirène* (Éditions SANGUETSUAN, Nagano, Japon, 2021) a fait l'objet d'une présentation dans « L'écho de l'écho » N°9 de décembre 2022.

## À ne pas manquer !

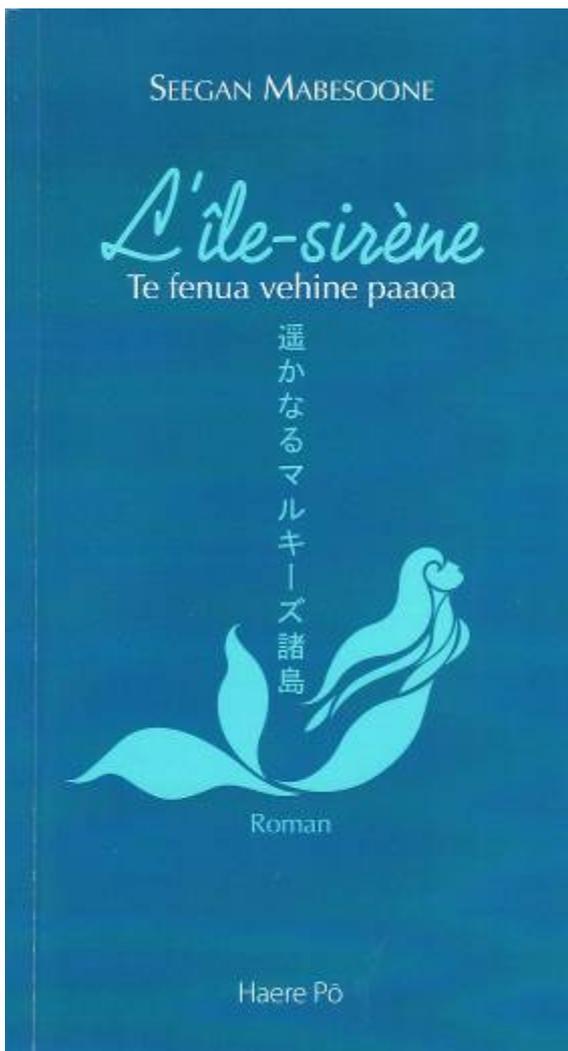
En fichier annexe à ce N° 42, on trouvera la version intégrale d'*Ulysse Pacifique – Itinéraire d'un haïjin du Japon aux Marquises*, que Seegan Mabesoone nous offre gracieusement de découvrir. Ce haïbun aux multiples rebondissements est présenté dans *L'écho de l'étroit chemin* N° 41 (nov. 2022).



# L'écho de l'étroit chemin

『遙かなるマルキーズ諸島 —  
句集と小説』 本阿弥書店

(*L'île-sirène*, édition japonaise)  
Hon-ami shoten (Tokyo), 2023. →



*L'île-sirène*

*Te fenua vehine paaoa*

Roman de

Seegan MABESOONE

<-- Éditions Haere Pō (Tahiti), 2021

## Philosophie du kôdô

### L'esthétique japonaise des fragrances

De *Chantal Jaquet*

Dans le dernier collectif de haïbun<sup>1</sup> de l'AFAH, *Évasions olfactives – Parfums et encens*, figure le texte passionnant « La brise qui rafraîchit », de Monique Leroux Serres. Elle y décrit un jeu que l'on pourrait définir comme l'art d'apprécier les parfums. Outre l'intérêt de la découverte de cet art japonais, le plus intrigant est l'emploi de l'expression « écouter les parfums ».

Chantal Jaquet, dans *Philosophie du kôdô*, conte d'abord l'histoire du kôdô, qui prend racine au VIII<sup>e</sup> siècle à la cour du Japon, sous l'influence « d'un moine chinois Ganjin, alias Jianzhen (688-763) » : il débarqua dans l'archipel pour dispenser non seulement ses préceptes religieux mais encore transmettre son savoir en matière d'encens (*Kô*). Les aristocrates japonais tombèrent sous le charme « d'une culture raffinée », ouverte à de multiples formes d'art, dont la poésie, et qui, loin de limiter l'encens à l'usage religieux, l'appréciait aussi « pour ses vertus récréatives et médicinales ».

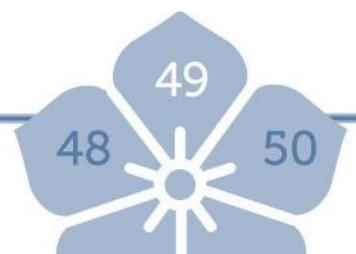
C'est à l'époque Heian (749-1192) que le culte de l'encens atteint à la cour son apogée. Les nobles aimaient organiser des concours de senteurs. Murasaki Shikibu déclare, dans *Journaux des dames de la cour du Japon ancien* (Éditions Philippe Picquier, 1998) : « Le vingt-sixième jour, nous avons terminé la préparation du parfum et l'avons distribué à tous. » Il s'agissait d'un *parfum composé à base de camphre purifié de Bornéo, de bois d'aloès et de musc* (NDA).

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'esthétique du kôdô.

Dans la section intitulée « Écouter les fragrances ? », l'autrice explique que les chercheurs et bien d'autres passionnés se sont interrogés sur l'emploi du verbe « écouter », appliqué aux parfums et aux encens, alors que « dans toute la littérature classique à l'époque Heian, c'est le verbe *sentir, kagu*, qui était utilisé pour décrire la perception des fragrances. ». L'odorat n'était pas spécialement considéré alors comme un sens faible et « sentir » l'encens n'avait rien de vulgaire.

Plus loin, dans le chapitre intitulé « Une esthétique polyartiale », Chantal Jaquet aborde la question du kôdô et des lettres, sachant qu'au cours des rencontres, les jeux privilégiés autour des fragrances sont ceux « dont les thèmes sont empruntés aux contes, récits et poèmes classiques. »

1. *Évasions olfactives*, collectif de haïbun de l'AFAH, Danièle Duteil (Dir.), Via Domitia, 2021.



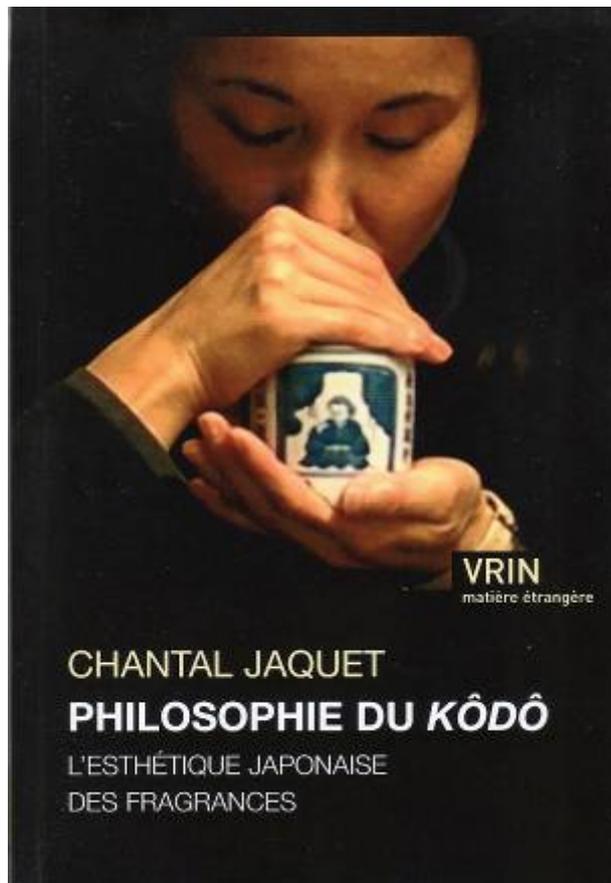
# L'écho de l'étroit chemin

Les *kumikô*, ou combinaisons de fragrances

« se nourrissent aussi bien des récits de voyage que de ceux qui magnifient les sites renommés, comme le *Journal des sites célèbres de la route de la mer orientale*, publié par Asai Ryôï en 1659, ou de ceux qui relatent des aventures amoureuses, comme les *Contes d'Ise*. Plus que des affinités, il existe une véritable liaison entre le *kôdô* et le monde des lettres, tant l'amour des bois aromatiques va de pair avec celui des formes poétiques... »

Un livre à découvrir !

Danièle DUTEIL



Philosophie du kôdô

L'esthétique japonaise des fragrances

*Chantal JAQUET*

Éditions VRIN : [www.vrin.fr](http://www.vrin.fr)



*Évasions olfactives*

Collectif de haïbuns de l'AFAH

Coordonné par *Danièle DUTEIL*

Via Domitia, septembre 2022, 15 €

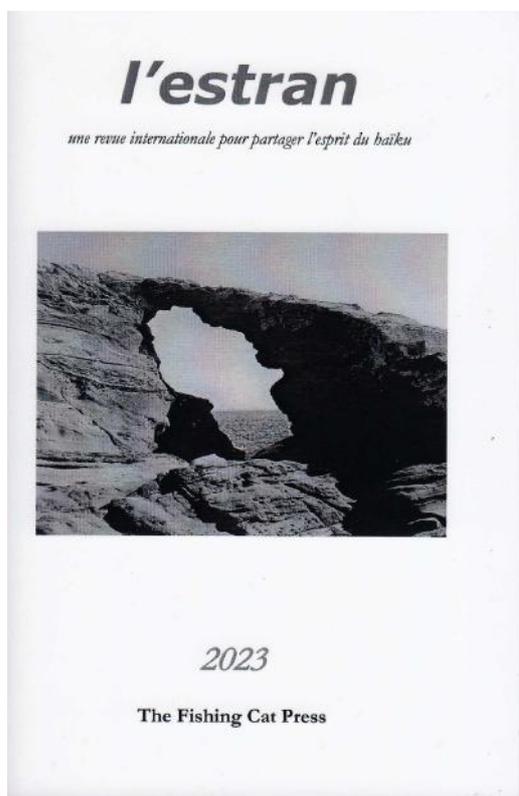
Peut être commandé aussi à l'AFAH.

<https://via-domitia.fr/>

## *l'estran*, une revue internationale pour partager l'esprit du haïku

Plus une minute à perdre ! Depuis quelques jours, *l'estran* N° 1 déferle dans les boîtes à lettres ! Une superbe revue francophone annuelle, pendant de la revue en anglais *seashores* (publications de The Fishing Cat Press). Le chef d'orchestre, Gilles Fabre annonce dans l'introduction « l'ambition et les objectifs » des deux revues : il s'agit « d'explorer, par le biais d'articles et d'essais, la voie et l'esprit du haïku... » tout en partageant, concernant *l'estran*, « des haïkus provenant de tous les coins de la communauté francophone du haïku. » *L'estran* est « un espace d'échanges et de discussion sur la théorie du haïku et sa pratique », à travers diverses approches.

Des plumes que vous reconnaîtrez et apprécierez : Alain Kervern, Michel Jourdan, Kenneth White, Harukaze, Régis Poulet, Gilles Fabre, Jean Antonini, Thierry Cazals... sans parler des haïkus de tous les haïjins sélectionnés.

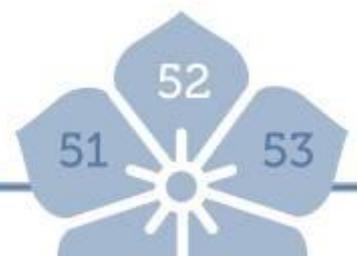


Équipe éditoriale : *Gilles Fabre, Alain Kervern, Danièle Duteil*

Renseignements et commandes :  
[haikuspirit@haikuspirit.org](mailto:haikuspirit@haikuspirit.org)

De plus amples renseignements sur  
le site :  
<http://haikuspirit.org/lestran.html>

1 exemplaire : 15 € | 2 ex. : 25 € | 3  
ex. ou plus : 8 € par exemplaire  
supplémentaire, port en sus.



## Vie de l'AFAH - Annonces

### « Rencontre-écriture » de l'AFAH fin mai 2023

L'Association Francophone de Haïbun propose une « rencontre-écriture » en Touraine,  
du mercredi 31 mai à 14h au vendredi 2 juin à 11h.

Lieu : Manoir de l'Harteloire : 82 & 112 chemin de l'Hateloire - 37340 Ambillou.

Au programme : balades et écriture (haïku, haïbun, renku).

Il reste encore des places.

Les personnes intéressées voudront bien se manifester dans les meilleurs délais. Prévoir un acompte de 100 € par personne à l'inscription.

Pour tous renseignements complémentaires, m'adresser un e-mail à :

[echo-afah@yahoo.fr](mailto:echo-afah@yahoo.fr)

*D. D.*

\*\*\*

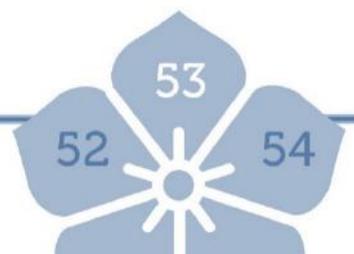
### Rencontre de l'Association Francophone de Haïku (AFH)

#### Participez au « Parcours haïku » de Fécamp, 27-29 mai 2023

Au programme de la rencontre de Fécamp, un « **parcours haïku** » dans les Jardins de Louanne de la ville : 500 espèces de plantes, locales et exotiques, sur une surface de 10 000 m<sup>2</sup>, une rivière, un étang avec carpes Koï, une mini ferme peuplée de poules, canards, oies, chèvres... et bien sûr des oiseaux et des senteurs. Nous visiterons les jardins en découvrant, au fil de la promenade, les haïkus que vous nous aurez envoyés. Un « arbre haïku » accueillera aussi des poèmes.

Les thèmes des haïkus seront ceux de la nature, accordés aux éléments évoqués ci-dessus. Envoi à [danhaibun@yahoo.fr](mailto:danhaibun@yahoo.fr), avec mention « Parcours haïku de Fécamp ». 2 haïkus par personne, avant le 15 mars.

*Danièle Duteil et Sabrina Lesueur*





## BULLETIN D'ADHÉSION À L'AFAH

(Association Francophone pour les Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : -----

PRÉNOM : -----

ADRESSE : -----

PAYS : -----

COURRIEL / TÉL. : -----

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISSHEIM – France

Pour le QUÉBEC : Prière de s'adresser à Janick Belleau : [janick\\_belleau@videotron.ca](mailto:janick_belleau@videotron.ca)



Copyrights des visuels :

Illustrations :

Haïshas (photos-haïkus) de Patrick FETU

P. 22 : tableau de Martine Le Normand

P. 30 : photo-haïku de Danièle Duteil

Directrice de publication : *Danièle Duteil*

Conception graphique : *Meriem Fresson*

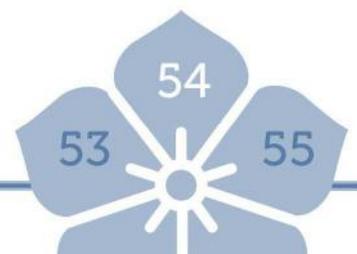






Photo : Patrick Fetu

## L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN

*ASSOCIATION FRANCOPHONE POUR LES AUTEURS DE HAÏBUN*

AFAH